

## DE L'ENCENS.

L'encens, dont le parfum est pour tous les catholiques identifié aux souvenirs du sanctuaire, est une substance résineuse que l'on rencontre particulièrement sur les côtes du détroit de Bab-el-Mandeb; il est produit par un arbre nommé le *brossallie dentelé*, et répandu dans le commerce par les Anglais, qui l'achètent sur les côtes d'Afrique, et l'envoient en Europe, soit par l'Égypte et la Turquie, soit par le cap de Bonne-Espérance.

L'encens offre une substance sèche et fragile, couleur jaune pâle, brillante en dedans, légèrement farineuse en dehors; mais le véritable encens est très-rare, et beaucoup de résines odorantes, qui découlent de diverses sortes de pins, sont vendues sous ce nom.

On voit par les Saintes Écritures que l'usage de l'encens est très-ancien en Orient. Le *Lévitique* en parle à diverses reprises, et, soir et matin, les prêtres de l'ancienne loi entraient dans le sanctuaire pour y brûler des parfums. Le jour de l'expiation solennelle, ils voilaient l'arche d'alliance sous des nuages produits par la fumée de l'encens, afin de ne pas porter des regards indiscrets sur le tabernacle du Saint des Saints. Il n'appartenait pas aux simples lévites de porter la main à l'encensoir : Coré, Dathan, Abiron, subirent un châtiment terrible pour avoir osé s'arroger cet honneur, et Racine a retracé le souvenir de cette prérogative, lorsqu'il met ces paroles dans la bouche de Mathan :

Est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle

De Joad et de moi la fameuse querelle,  
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir?

Le célèbre Jacotot disait avec raison que pour écrire un vers d'*Athalie*, il fallait avoir lu toute la Bible.

Nous voyons dans le livre des *Rois* que la reine de Saba envoya de l'encens à Salomon; David avait prédit que les rois de Tharse et des îles offriraient de l'encens au fils qui devait naître de lui; Isaïe prophétise que le jour luira où toutes les nations présenteront de l'encens au vrai Dieu, et quand les savants rois de l'Orient, prémisses des Gentils, vinrent adorer le Dieu-enfant de Bethléem, ils lui offrirent de l'encens comme à un Dieu, de l'or comme à un roi, de la myrrhe comme à un mortel. L'Église a conservé ce poétique usage; elle encense le Saint-Sacrement, le livre sacré des Évangiles; elle encense le temple au moment où on le bénit, les images, les statues et les cloches, alors qu'on les consacre; elle encense le peuple à divers moments des offices, parce que tous les fidèles sont censés des sanctuaires du Dieu vivant; elle encense la dépouille des morts, parce qu'ils attendent une heureuse résurrection, et de tous les objets qu'elle emploie dans ses cérémonies, l'encens et l'encensoir sont peut-être les plus nobles et les plus poétiques : — l'encens c'est la prière, l'encensoir est le symbole d'un cœur fermé aux choses de la terre et ouvert seulement aux pensées du ciel.

E. R.



## BIBLIOGRAPHIE

*Conseils pour faire fortune*; prix : 3 sous, chez Jules Renouard, libraire, rue de Tournon, n° 6.

« Si quelqu'un vous dit que vous pouvez vous enrichir autrement que par le travail et l'économie, ne l'écoutez pas, c'est un empoisonneur. »

FRANKLIN.

Ce petit livre arrive à propos, mesdemoiselles, car ceux qui troublent notre beau pays sont des hommes qui voudraient être riches avant d'avoir fait fortune... Ce n'est pas ainsi que l'entendait Francklin, cet ouvrier devenu un grand homme d'État et un grand philosophe. Voici quelques-uns des sages préceptes, des bons conseils qu'il donnait à ses concitoyens, dans un almanach imprimé en Pensylvanie, sous le nom du *Bonhomme Richard*. Francklin commence ainsi :

« Ami lecteur,

» J'ai ouï dire que rien ne fait tant de plaisir à un auteur que de voir ses ouvrages cités avec respect; juge d'après cela combien je dus être content de l'aventure que je vais te raconter :

» J'arrêtai dernièrement mon cheval dans un endroit où il y avait beaucoup de monde rassemblé pour une vente à l'enchère. L'heure n'étant pas encore venue, l'on causait de la dureté des temps. Quelqu'un s'adressant à un bon vieillard en cheveux blancs et assez bien mis, lui dit : « Et vous, père Abraham, que pensez-vous de ce temps-ci ? Ces lourds impôts ne vont-ils pas tout à fait ruiner le pays ? Comment ferons-nous pour les payer ? Que me conseillez-vous ? » Le père Abraham attendit un instant, puis répondit : « Si vous vou-

lez avoir mon avis, je vais vous le donner en peu de mots; car *un mot suffit au sage*, comme dit le Bonhomme Richard. » Chacun le priaient de s'expliquer, l'on fit cercle autour de lui, et il poursuivit en ces termes :

« Mes amis, les impôts sont, en vérité, très-lourds, et pourtant, si ceux du gouvernement étaient les seuls à payer, nous pourrions encore nous tirer d'affaire; mais il y en a bien d'autres et de bien plus onéreux pour quelques-uns de nous. Nous sommes cotés pour le double, au moins, par notre paresse; pour le triple par notre orgueil; pour le quadruple par notre étourderie; et pour ces impôts-là le percepteur ne peut nous obtenir ni diminution ni délai; cependant, tout n'est pas désespéré si nous sommes gens à suivre un bon conseil : *Aide-toi, le ciel t'aidera*, dit le Bonhomme Richard.

» 1° On regarderait comme un gouvernement insupportable celui qui exigerait de ses sujets la dixième partie de leur temps pour son service; mais la paresse est bien plus exigeante chez la plupart d'entre nous. L'oisiveté, qui amène les maladies, raccourcit beaucoup l'existence; l'oisiveté, comme la rouille, use plus que le travail; — la clef est claire tant que l'on s'en sert, dit le Bonhomme Richard. — Vous aimez la vie, dit-il encore; ne perdez donc pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite. Combien de temps ne donnons-nous pas au sommeil au delà du nécessaire, oubliant que *renard qui dort ne prend pas de poule*, et que nous aurons le temps de dormir dans la bière, comme dit le Bonhomme Richard ?

» Si le temps est le plus précieux des biens, la perte du temps, dit-il encore,



doit être la plus grande des prodigalités. Il dit ailleurs : *Le temps perdu ne se retrouve plus.* Ainsi donc : au travail ! et pour cause ! De l'activité, et nous ferons davantage avec moins de peine : *L'oisiveté rend tout difficile ; le travail rend tout aisé ; — celui qui se lève tard traîne tout le jour et commence à peine son ouvrage à la nuit ; — fainéantise va si lentement que pauvreté l'atteint tout de suite ; — pousse les affaires et qu'elles ne le poussent pas ; — se coucher tôt, se lever tôt, donnent santé, richesse et sagesse,* comme dit le Bonhomme Richard.

» Et que signifient ces souhaits et cet espoir que vous formez pour un temps meilleur ? Nous ferons un temps meilleur si nous savons l'employer nous-mêmes : *Activité n'a que faire de souhaits ; — qui vit d'espoir mourra de faim ; — point de gain sans peine ; — il me faut m'aider de mes mains, faute de terres ; — et d'ailleurs — un métier est un fonds de terre ; — une profession est un emploi qui réunit honneur et profit ;* mais il faut travailler à sa terre, à son métier, et suivre sa profession, sans quoi ni le fonds ni l'emploi ne nous mettront en état de vivre et de payer l'impôt. Si nous sommes laborieux, nous n'aurons pas à craindre de disette, car la faim regarde à la porte du travailleur, mais elle n'ose pas y entrer. Les huissiers n'y entreront pas non plus, car l'activité paye les dettes, tandis que le découragement les augmente. Il n'est pas nécessaire que vous trouviez un trésor, ni qu'il vous arrive un riche héritage : *Activité est mère de prospérité, et Dieu ne refuse rien au travail.* Ainsi donc, labourez profondément, tandis que les paresseux dorment, et vous aurez du blé à vendre et à garder ; il vous faut travailler pendant que nous sommes à aujourd'hui, car vous ne savez combien vous en serez empêché demain : *Un aujourd'hui vaut deux demain,* dit le Bonhomme Richard. Il dit encore : *Ne remets jamais à demain ce que tu peux faire aujourd'hui.* Si vous étiez au service d'un bon maître,

ne seriez-vous pas honteux qu'il vous surprît les bras croisés ? Vous êtes votre propre maître... Rougissez donc de vous surprendre à ne rien faire pour vous-même, pour votre famille, pour votre pays ! Prenez vos outils, sans mettre vos mitaines ; souvenez-vous que : *Chat ganté ne prend pas de souris,* dit le Bonhomme Richard. Il est vrai que vous avez beaucoup de besogne, et peut-être avez-vous les bras faibles... mais tenez ferme, et vous verrez des merveilles, car, à la longue les gouttes d'eau percent la pierre ; — avec de la patience la souris coupe le câble ; — et les petits coups font tomber les grands chênes.

» Je crois entendre quelqu'un de vous qui dit : Mais ne peut-on se donner un instant de loisir ? Je te répondrai, mon ami, ce que dit le Bonhomme Richard : *Emploie bien ton temps, si tu veux gagner du loisir ; — puisque tu n'es pas sûr d'avoir une minute, ne perds pas une heure.* Le loisir, vois-tu, c'est le moment de faire quelque chose d'utile ; ce loisir, l'homme actif l'obtiendra ; mais le fainéant, jamais ; car *une vie de loisir et une vie de fainéantise sont deux ;* le travail, au contraire, amène à sa suite les aises, l'abondance et la considération : *Fuyez les plaisirs et ils courront après vous ; — la fleuse diligente ne manque pas de chemise ; — à présent que j'ai vaches et moutons, chacun me souhaite le bonjour.*

» 2° Mais indépendamment de l'amour du travail, il nous faut encore de la stabilité, de l'ordre, et, de nos propres yeux, veiller à nos affaires, car, comme dit le Bonhomme Richard : *Je n'ai jamais vu venir à bien arbre ou famille changés souvent de place ;* il ajoute : *Trois déménagements sont pires qu'un incendie ;* puis ailleurs : *Garde ta boutique, et la boutique te gardera.* Et ailleurs encore : *Si vous voulez que votre besogne soit faite, allez-y ; — si vous voulez qu'elle ne soit pas faite, envoyez-y.* Le Bonhomme dit aussi : *Celui qui par la charrue veut s'enrichir, de sa*



*main la doit tenir; — l'œil du maître fait plus d'ouvrage que ses deux mains; — faute de soin fait plus de tort que faute de science; — ne pas surveiller vos ouvriers, c'est leur livrer votre bourse ouverte. En effet, le trop de confiance est la ruine de plusieurs d'entre vous : Dans les choses de ce monde, ce n'est pas la foi qui sauve, mais le doute. Le soin que l'on prend soi-même est celui qui fructifie le mieux : Si vous voulez avoir un serviteur fidèle et qui vous plaise, servez-vous vous-mêmes; — grand malheur naît parfois de petite négligence; — faute d'un clou, le fer du cheval se perd; faute d'un fer, on perd le cheval; faute d'un cheval, le cavalier est perdu, parce que son ennemi l'atteint et le tue... le tout faute d'attention au clou d'un fer à cheval.*

» 3<sup>e</sup> C'en est assez, mes amis, sur l'activité et l'attention à donner à nos propres affaires; il faut y ajouter l'économie si nous voulons assurer le résultat de notre travail. Un homme, s'il ne sait pas mettre de côté à mesure qu'il gagne, aura toute la vie le nez sur la meule et mourra sans le sou. — *A cuisine grasse, testament maigre.* Bien des fonds de terre s'en vont à mesure qu'ils viennent, depuis que les femmes oublient pour le café le rouet et le tricot, depuis que les hommes laissent pour le punch la scie et le rabot. Si vous voulez être riche, apprenez non-seulement à gagner, mais encore apprenez à mettre de côté.

» Laissez là vos folies dispendieuses, et vous n'aurez plus tant à vous plaindre de la dureté des temps, de la pesanteur des impôts, et des charges du ménage, car les plaisirs et le vin, le jeu et la mauvaise foi sont petites les richesses et grands les besoins; et, comme le dit le Bonhomme Richard : *Un vice coûte plus à nourrir que deux enfants.*

» Vous pensez peut-être qu'un peu de punch de temps à autre, un plat un peu plus recherché, des habits un peu plus

chers, une partie de plaisir par-ci par-là ne tirent pas à conséquence... Mais souvenez-vous que : *Les petits ruisseaux font les grandes rivières.* Défiez-vous des petites dépenses : *Il ne faut qu'une petite fente pour couler à fond un grand navire,* dit le Bonhomme Richard. — *Les gens friands seront mendiants; — les fous font la noce et les sages la mangent.*

» Vous voilà tous rassemblés pour acheter des colifichets et des babioles... Fusent-ils vendus bon marché, ils seront encore trop chers pour vous si vous n'en avez que faire... Rappelez-vous ce que dit le Bonhomme Richard : *Achète ce qui t'est inutile, et tu vendras sous peu ce qui t'est nécessaire.* Il dit encore : *Réfléchis bien avant de profiter d'un bon marché; et il ajoute : Les bons marchés ont ruiné nombre de gens; — c'est une folie que d'employer son argent à acheter un repentir.* Cependant, combien pour la parure de leurs épaules ont fait jeûner leur ventre et réduit leur famille à mourir de faim ! *Soie et satin, écarlate et velours, éteignent le feu de la cuisine,* dit le Bonhomme Richard. Peut-être ces gens avaient-ils reçu quelque petit héritage ? *Il est jour, pensaient-ils, il ne sera jamais nuit; que fait une si mesquine dépense ? Mais, à force de puiser à la huche sans y rien verser, on en trouve le fond; — c'est quand le puits est à sec que l'on sait le prix de l'eau...* Ils l'auraient su s'ils avaient suivi les conseils du Bonhomme Richard : *Voulez-vous savoir le prix de l'argent ? allez, et essayez d'en emprunter.* Qui va à l'emprunt cherche un affront, et par malheur il en arrive autant à celui qui prête à certaines gens quand il veut rentrer dans ses fonds.

» Le Bonhomme Richard nous avertit et nous dit : *L'orgueil de la parure est une vraie malédiction; — avant de consulter votre fantaisie, consultez votre bourse.* Il nous dit aussi : *L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin.* Avez-vous fait emplette d'une jolie chose, il vous



en fait acheter dix autres. Aussi, dit le Bonhomme Richard, *il est plus aisé de réprimer le premier désir que de contenter tous ceux qui suivent*. Le pauvre qui imite le riche est aussi fou que la grenouille qui s'enfle pour égaler le bœuf en grosseur : *les grands vaisseaux peuvent risquer encore davantage, mais les petits bateaux ne doivent pas s'écarter du rivage*.

« Au surplus, les folies de cette nature sont assez vite passées ; car, comme dit le Bonhomme Richard : *L'orgueil qui dîne de vanité soupe de mépris ; l'orgueil déjeûne avec l'abondance, dîne avec la pauvreté et soupe avec la honte*.

» Et que revient-il après tout de cette envie de paraître pour laquelle on a tant de risques à courir et tant de peines à subir ? Elle ne peut conserver un jour de plus la santé, ni adoucir la souffrance ; elle n'ajoute pas un gramme au mérite de la personne, elle éveille la jalousie, elle hâte le malheur.

Dans cette vente-ci, l'on vous offre six mois de crédit, et c'est peut-être ce qui a engagé quelques-uns de nous à s'y rendre, parce que, n'ayant pas d'argent à déboursier, nous espérons nous parer gratuitement ; mais pensez-vous à ce que vous faites en vous endettant ? vous donnez à autrui pouvoir sur votre liberté. Si vous ne payez pas au terme fixé, vous rougirez de voir votre créancier, vous tremblerez en lui parlant, vous inventerez de mauvaises excuses, et par degrés vous arriverez à perdre votre franchise, vous tomberez dans les mensonges les plus vils ; car *mentir n'est que le second vice ; le premier est de s'endetter*, dit le Bonhomme Richard. — *Le mensonge monte en croupe de la dette*, dit-il encore à ce sujet. Un homme ne devrait jamais trembler devant tel homme que ce soit ; mais souvent la pauvreté efface et courage et vertu. *Il est difficile à un sac vide de se tenir debout*. Que diriez-vous d'un gouvernement qui vous ordonnerait, par un édit, de vous habiller comme un grand seigneur ou

comme une grande dame, sous peine de prison ? Ne diriez-vous pas que vous êtes libres, que vous avez le droit de vous habiller comme il vous convient, qu'un tel édit est un attentat formel à vos privilèges, qu'un tel gouvernement est tyrannique ?... Et cependant vous vous soumettez à une tyrannie semblable. Dès l'instant où vous vous endettez pour briller, votre créancier est autorisé à vous poursuivre en justice, à faire vendre vos meubles selon son bon plaisir, à vous priver de votre liberté. Quand vous avez fait votre marché, peut-être ne songiez-vous guère au paiement ; mais, comme dit le Bonhomme Richard : *Les créanciers ont meilleure mémoire que les débiteurs*. — *Les créanciers*, dit-il encore, *forment une secte scrupuleuse observatrice des jours et des temps*. Le jour de l'échéance arrive avant que vous l'ayez vu venir, et l'on monte chez vous avant que vous soyez en mesure ; ou bien, si votre dette est présente à votre esprit, le terme qui vous avait d'abord paru si long, vous paraîtra bien peu de chose à mesure qu'il s'accourcit... *Le carême est bien court pour qui doit payer à Pâques !*

» Peut-être vous croyez-vous à présent en position de faire quelques extravagances ; mais alors épargnez, pendant que vous le pouvez, pour le temps de la vieillesse et du besoin : *Le soleil du matin ne brille pas tout le jour* ; le gain est passager, incertain, mais la dépense sera toute votre vie continue, certaine... et : *il est plus aisé de bâtir deux cheminées que d'en tenir une chaude*, dit le Bonhomme Richard ; ainsi, ajoute-t-il, *allez plutôt vous coucher sans souper que de vous lever avec une dette*. — Gagnez ce que vous pouvez et tenez bien ce que vous gagnez : *voilà la pierre philosophale qui changera votre plomb en or*. Et quand vous posséderez cette pierre, soyez sûr que vous ne vous plaindrez plus de la dureté des temps, ni de la difficulté à payer l'impôt.

» 4<sup>e</sup> Cette doctrine, mes amis, est celle de



la raison et de la sagesse ; n'allez pas cependant vous confier uniquement à l'activité, à l'économie, à la prudence, bien que ce soit d'excellentes choses, car elles vous seraient tout à fait inutiles sans la bénédiction du ciel ; demandez donc humblement cette bénédiction, et ne soyez pas sans charité pour ceux qui paraissent en avoir besoin, mais consolez-les, et aidez-les.

» Et maintenant, pour terminer, je vous dirai comme le Bonhomme Richard : *L'expérience tient une école qui coûte cher, mais c'est la seule où les insensés puissent s'instruire*, et encore ni apprennent-ils pas grand'chose ; il a bien raison de dire que *l'on peut donner un bon avis, mais non la conduite*. Toutefois rappelez-vous ceci : *Qui ne sait pas être conseillé ne peut être secouru*, et — *si vous n'écoutez pas la raison, elle ne manquera pas de vous donner sur les doigts*, dit encore le Bonhomme Richard. »

» Le vieillard finit ainsi sa harangue. Je vis que ce brave homme avait soigneusement étudié mes almanachs : les fréquentes citations qu'il en avait faites eussent fatigué tout autre que l'auteur ; ma vanité en fut délicieusement affectée, bien que je n'igno-

rasse nullement que dans toute cette sagesse il n'y avait pas la dixième partie qui m'appartint et que je n'eusse glanée dans le bon sens de tous les siècles et de tous les pays ; quoi qu'il en soit, je résolus de mettre cet écho à profit pour moi-même, et bien que d'abord je fusse décidé à m'acheter un habit neuf, je me retirai déterminé à faire durer le vieux.

» Ami lecteur, si tu veux en faire autant, tu y gagneras autant que moi. »

Ce petit livre contient encore : *Conseils pour faire fortune*, aussi par Franklin ; les *Caisses d'épargne*, par M. de Lamartine ; les lois et ordonnances qui les régissent, et quelques observations sur l'organisation du travail, par M. Michel Chevalier.

Si vous habitez les villes, il serait bien à vous, mesdemoiselles, de donner ce petit livre aux ouvriers, aux ouvrières que vous employez. Si vous habitez la campagne et ne pouvez vous le procurer, vous pourriez copier cet article pour le répandre parmi les laboureurs. Ce serait une bonne action dont vous trouveriez déjà sur terre la récompense, car en aidant au bonheur des autres, on aide à son propre bonheur...

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

METASTASIO SULLA TOMBA DI MARIA-TERESA, IMPERATRICE D'AUSTRIA.

SONETTO.

Poichè trevossi alla grand' urna innante  
Che il commun pianto e le fredd'ossa serra  
Di Teresa onor d'Austria e della terra  
L'Italo Orfeo del sacro nome amante ;

Se mal veggendo sull' inferme piante,  
E cieco pel dolor che gli fea guerra ;  
Pur chiamando colei ch' ita è sotterra  
Alle corde accostò la man tremante.

MÉTASTASE SUR LE TOMBEAU DE MARIE-THÉRÈSE, IMPÉRATRICE D'AUTRICHE.

SONNET.

Lorsque l'Orphée italien se trouva devant  
L'illustre tombeau qui renfermait les froides  
dépouilles de Marie-Thérèse, et les pleurs de  
ses sujets,

Égaré par la douleur qui lui déchirait le  
cœur, et se traînant à peine, fatigué par l'âge  
et par ses infirmités, il appelait cependant en-  
core celle qui était ensevelie, et il approchait sa  
main tremblante des cordes de sa lyre.



Ahi l'eccelsa gridando, ahi la gentile  
Donna dov' è? Deh! misero non muori?  
A cui serbi i di tristi e il vecchio stile?

O colpo o doglia! s'interuppe e pianse!  
Dal crin si soelse gli onorati allori  
E sul marmo fatal la cetra infranse.

\*\*\*

Où est cette femme qui était si grande et si  
bienveillante? s'écria-t-il. Hélas! il ne me reste  
plus à présent qu'à mourir! A qui consacrerai-je  
mes vieux jours et mes vieux chants?

Mais ici les pleurs l'empêchèrent de conti-  
nuer, et, de sa tête blanche arrachant ses glo-  
rieux lauriers, sur le marbre fatal il brisa sa  
lyre.

NAPOLÉON SAVONE.

## LE GANT.

Au pied des belles et riches collines qui  
s'élèvent à quelque distance de Turin, on  
rencontre plusieurs petits villages; l'un  
d'eux est si bien caché par des masses de  
verdure, que le voyageur ne le découvre  
guère avant d'être arrivé au milieu de ce  
que l'on est convenu d'appeler la Grande  
Rue. A côté de l'église de ce village se  
trouvait, en 1846, une auberge d'assez  
pauvre apparence qui avait pour maître un  
brave homme nommé Paolo; un champ la  
séparait d'une maisonnette habitée par la  
veuve Menica Carpaccio, et Dianora, sa  
jeune fille, aimées de tout le hameau parce  
que, ne possédant qu'un modique re-  
venu, elles faisaient cependant tout le bien  
qu'elles pouvaient.

Un soir, veille de Sainte-Pétronille, deux  
voyageurs s'arrêtèrent devant l'auberge,  
demandèrent à y passer la nuit, et entrèrent  
dans une chambre basse qui servait à la  
fois de cuisine et de salon.

« Francesco, mon fils, fermez ce volet:  
le soleil est gênant, dit le plus âgé des  
étrangers en désignant de la main une  
fenêtre qui donnait sur la rue.

— Le soleil! reprit en lui-même l'au-  
bergiste; mais il y a plus d'une demi-  
heure qu'il s'est couché derrière les mon-  
tagnes! »

Pendant que Paolo faisait cette réflexion,  
le jeune homme qu'on venait d'appeler  
Francesco fermait soigneusement les volets,  
et son compagnon se promenait en long  
et en large d'un air visiblement agité. C'é-  
tait un très-bel homme, à la démarche  
fière et hardie, d'une tournure militaire  
fort distinguée. Paolo n'avait pas l'habitude  
de recevoir des gens d'une classe si élevée.  
Or, comme tous ceux de sa profession, il  
était fort curieux; mais, n'osant interroger  
ses hôtes, il se perdait en conjectures sur  
leur compte. « Nécessairement, il y a du  
mystère là-dessous! se disait-il, car voilà  
des voyageurs qui ne s'inquiètent guère  
du souper et ne paraissent pas se soucier  
d'entrer en conversation avec moi... Il y  
a du mystère là-dessous! »

Paolo fut tiré de ses réflexions par une  
jolie petite voix qui l'appelait.

« Ah! c'est toi, Dianora, dit-il; que  
veux-tu mon enfant?

— Ma mère, répondit la jolie petite  
voix, vous renvoie votre cruche; avancez  
la main! »

Outre la fenêtre donnant sur la rue, il  
y en avait une autre qui ouvrait sur le jar-  
din. La jeune fille appuya sa cruche sur  
la fenêtre; Paolo, voulant la prendre,  
posa sa lampe, dont les rayons éclairèrent,



encadrée par la riche verdure qui entourait la fenêtre, une de ces admirables têtes que les voyageurs viennent contempler en Italie, et que les grands peintres ont si souvent retracées. A cette vue, le plus âgé des étrangers dit gravement :

« Voilà une bien belle enfant !

— Oh ! admirablement belle ! reprit avec feu le plus jeune. »

Dianora disparut de la fenêtre, et s'éloigna lentement en cueillant quelques fleurs dans le jardin.

Paolo apprêtait le souper de ses hôtes, quand il fut brusquement interrompu par un bruit de chevaux. La curiosité l'ayant fait sortir sur le pas de sa porte, il revint en s'écriant :

« Sainte-Vierge ! ce sont des carabiniers qui entourent mon auberge ! A qui en veulent-ils donc ? ajouta-t-il en regardant ses hôtes d'un air interrogateur.

— Personne n'entrera ici ! s'écria le plus âgé en s'appuyant contre la porte. Si vous voulez faire une bonne action, et de plus une bonne affaire, donnez-nous le temps de nous échapper. Voici ma bourse. Mais si vous nous livrez à nos persécuteurs, votre mort est certaine... Choisissez ! ajouta-t-il en armant deux pistolets qu'il tira de dessous son manteau.

— Traversez le jardin, répondit Paolo à voix basse en leur indiquant la fenêtre par laquelle était apparue Dianora, suivez cette jeune fille, et entrez dans la maison où vous la verrez entrer.... vous y trouverez un asile. »

Les étrangers enjambèrent la fenêtre, traversèrent le jardin et disparurent en se glissant le long des haies. Paolo avait à peine eu le temps de serrer la bourse qu'il venait de recevoir, quand les soldats frappèrent violemment à la porte ; il alla leur ouvrir, et fut fort surpris d'apprendre qu'ils cherchaient deux meurtriers.

« Après tout, se dit-il, pour mettre en repos sa conscience, s'ils sont coupables, Dieu saura bien les faire retrouver... Cher-

chez, messieurs, dit-il aux carabiniers, cherchez partout, par ici... par là... »

Pendant ce temps, les fugitifs arrivés à la porte de la maison de la veuve, se précipitaient dans la petite chambre où Dianora venait de rejoindre sa mère.

« Nous sommes des proscrits politiques, dirent-ils ; aidez-nous à nous soustraire aux soldats qui nous poursuivent.

— Messieurs, répondit Menica, peut-être devrais-je vous refuser l'asile que vous me demandez ; mais vous me semblez d'honnêtes gens, vous êtes malheureux, et je ne veux pas qu'une crainte égoïste étouffe en moi le sentiment de l'humanité. Cette chambre où nous voici est ouverte à tout venant ; entrez dans celle où ma fille et moi nous couchons ; si les carabiniers viennent, peut-être ne verront-ils pas la porte qui y conduit, puisqu'elle est cachée sous cette tapisserie ; mais espérons qu'ils ne songeront pas à venir. »

Les étrangers entrèrent dans la chambre. Menica, calme en apparence, reprit son rouet. Dianora, profondément émue, alla placer son tabouret près de la porte dérobée, et elle aussi se mit à filer.

« Dianora ! lui dit Menica après quelques instants de silence, j'entends le bruit de plusieurs pas... Voici venir les soldats... Que Dieu nous protège !... Mon enfant, tu es bien jeune ; prends garde qu'un regard, une parole ne nous trahissent ! Songe que le salut de deux proscrits dépend de notre prudence !

— Ne crains rien, chère mère, reprit Dianora d'une voix ferme, je saurai me contenir. »

La pauvre veuve pâlit, et l'enfant se remit à l'ouvrage comme si elle était pressée de finir sa tâche.

Menica avait bien entendu ; les carabiniers arrivaient... ils entrèrent sans frapper.

« Deux criminels sont cachés dans ce village, dit celui qui paraissait être le chef ; nous venons visiter votre maison. »



Sans oser lever les yeux de dessus sa quenouille, Menica répondit :

« Cherchez ! messieurs.

— C'est ce que nous allons faire, répondit brusquement le chef.

— Quelle heure est-il ? demanda un de ces hommes.

— Neuf heures, » répondit la veuve, regardant sa pendule.

Et les soldats se mirent à fouiller partout, ouvrant les armoires, dérangeant chaque meuble. Menica continuait à travailler, et Dianora filait en chantant comme une enfant joyeuse et insouciant ; mais qui l'eût observée avec soin, aurait vu ses joues pâlir et rougir tour à tour.

La petite habitation de Menica se composait de trois chambres : une au milieu avec une porte ouvrant sur la rue, une autre à droite qui servait de cuisine, et la troisième, où étaient cachés les fugitifs, se trouvait en face de la cuisine. Chaque pas, chaque mouvement des soldats faisait trembler Dianora, qui invoquait tous les saints du paradis, et surtout sainte Pétronille, pour laquelle elle avait une dévotion particulière.

Dans la pièce où s'étaient réfugiés les étrangers, il y avait une petite porte vitrée qui ouvrait sur une allée, formée de chaque côté par une haie d'arbustes, semblable à un mur infranchissable ; car elle n'offrait aucune prise pour les mains, aucune place où le pied pût se poser ; une grille, toujours soigneusement fermée le soir par Menica, terminait cette allée qui donnait sur la campagne : Dianora sentit son cœur se serrer en se rappelant que déjà la clef de la grille était retirée et accrochée dans un petit cabinet attenant à la chambre à coucher. Alors la pauvre enfant n'eut plus qu'une pensée, c'était de faire connaître à ceux qu'elle avait résolu de sauver où ils trouveraient cette clef. Mais quel moyen employer ? Pour cacher son trouble, elle se remit à chanter. Tout à coup l'idée lui vint qu'en chantant elle pourrait parler à ses

protégés ; mais l'entendraient-ils ? Elle rapprocha sa chaise de la porte dérobée par la tapisserie et se mit à dire une vieille ballade qu'elle entremêla de quelques mots pour indiquer aux fugitifs le seul moyen de salut qui leur restait. Elle répétait ces mots deux fois, tournant doucement son rouet afin d'être mieux entendue.

« Maître Paolo avait raison, dit le chef des soldats en rentrant dans le petit salon ; il n'y a personne de suspect ici ; mais voilà, ajouta-t-il en désignant Dianora, un vrai rossignol qui chante comme s'il était sur une branche d'arbre, au milieu d'un jardin.

— Ma fille est gaie, Dieu merci ! dit Menica, et je la laisse chanter ; le temps viendra assez vite où les chagrins inévitables ici-bas la feront pleurer.

— Vous avez raison, pauvre veuve, reprit familièrement le chef ; mieux vaut cœur content que richesse. Allons... adieu ! dame Menica ; vous êtes une honnête femme, qui ne voudriez pas cacher chez vous des criminels.

— Un instant ! reprit d'une voix brusque un autre soldat. Où couchent cette femme et sa fille ? nous n'avons vu aucun lit. »

Au moment même, un léger bruit, imperceptible pour tous, arriva aux oreilles de Dianora, et lui apprit, hélas ! que la chambre était encore occupée... la pauvre enfant pâlit et regarda sa mère.

« Messieurs, dit Menica tremblante, ma chambre touche à celle-ci. Vous êtes bien certainement les maîtres de la visiter si cela vous convient, mais... j'oserai vous prier... par respect pour deux femmes...

— Tout cela est bel et bon, reprit le soldat... mais nous n'en tenons compte. Ouvrez-nous cette chambre ! »

Menica, voyant bien qu'il n'y avait pas à résister, se leva et se mit à chercher comme si elle n'avait pas su où trouver la clef de sa chambre... cela ne faisait gagner que bien peu de temps et ne retardait guère le



moment fatal. Enfin la porte fut ouverte. Dianora, pour se soutenir, prit le bras de sa mère... elles n'osaient avancer.

« Il n'y a pas ici la moindre trace du passage d'aucun homme, » dit le chef des carabiniers. Alors la mère et la fille entrèrent résolument. La porte vitrée était ouverte; mais il n'y avait à cela rien d'étonnant, à cause de la chaleur. Dianora posa précipitamment son pied sur un gant d'homme presque entièrement caché par le rideau de la fenêtre, et les soldats, après avoir fait quelques excuses, s'éloignèrent enfin.

A peine furent-ils hors de vue, que la jeune fille, qui jusqu'alors s'était dominée, éclata en sanglots.

« Calme-toi, ma chère Dianora, lui dit Menica en l'embrassant; ta présence d'esprit a sauvé les deux étrangers. Tu as été une courageuse fille, et certes la Vierge t'a bien soutenue! »

Peu à peu, cet événement fut entièrement oublié des habitants du village où il s'était passé; Paolo lui-même, après s'être livré à une foule de conjectures sur le compte des hôtes qu'il avait contribué à sauver, finit par n'en plus parler; tout le monde oubliait Francesco et son compagnon. Dianora seule y pensait; sa vie était tellement simple et uniforme, que rien ne venait la distraire. C'était son unique souvenir, le sujet de ses rêveries; peu de jours se passaient sans qu'elle ne se retraçât cette scène, où, tournant son rouet, elle avait en chantant indiqué aux fugitifs comment ils pouvaient s'échapper; bien souvent aussi elle regardait le gant laissé par Francesco, gant d'un gentilhomme assurément, à en juger par sa petitesse. N'y a-t-il pas un vieux proverbe qui dit : *Par le gant se connaît le chevalier* ?

Plusieurs années s'étaient écoulées. Dianora, de gracieuse enfant, était devenue une belle jeune fille de seize ans; sa mère et elle habitaient toujours leur maisonnette, près de l'aubergiste Paolo, quand un

jour le digne homme fut obligé de s'absenter pour assister aux derniers moments d'un parent dont il attendait un petit héritage. Le quatrième jour après son départ, comme le soleil venait de se coucher, Paolo revint soucieux et préoccupé. A peine s'il répondit aux questions de sa vieille servante, empressé qu'il était d'aller trouver la veuve Menica Carpaccio. Elle et sa fille étaient assises dans leur petit salon.

« Bonsoir, ma voisine, dit Paolo entrebâillant la porte d'entrée. J'ai bien des choses à vous raconter. Vous allez me dire, sans doute, qu'il est tard; mais quand vous saurez de quoi il est question, vous ne m'en voudrez pas d'être venu vous déranger; c'est que, en conscience, je ne pouvais pas me coucher avec de telles choses sur le cœur.

— Qu'y a-t-il donc, Paolo? J'espère qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux ?

— Non, voisine. Mais commençons par le commencement. Il y a bien longtemps que nous n'avons songé à ces hôtes mystérieux qui vinrent un soir à mon auberge, et qui, presque aussitôt traqués, poursuivis, ont été sauvés par le sangfroid de Dianora. Eh bien! hier j'ai eu de leurs nouvelles... mais de tristes nouvelles, mes chères dames.

— Ah! mon Dieu! que leur est-il donc arrivé à ces malheureux ?

— Voilà ce que c'est : hier, je revenais paisiblement, quand je rencontrai, faisant même route que moi, deux fermiers qui allaient, disaient-ils, assister au jugement de deux fameux voleurs accusés d'avoir assassiné un pieux solitaire, vivant dans les montagnes qui s'étendent au delà de la Sainte-Trinité. Ces hommes avaient disparu, à partir du jour, veille de sainte Pétronille, lorsqu'il y a trois semaines un homme les rencontra, les reconnut et les dénonça à la justice. Ils furent arrêtés et conduits en prison pour être jugés. A peine ai-je entendu nommer la veille de sainte Pétro-



nille, que je résolu de trouver moyen de voir les prisonniers. Cela m'a été plus facile que je ne l'espérais. Je les ai vus à travers une grille, se promenant dans leur prison, enchaînés l'un à l'autre. Je les ai reconnus tout de suite, non-seulement à leur figure, qui est restée gravée dans ma mémoire, mais aussi à leur démarche fière et hautaine. Sur mon âme, en les voyant si nobles et si tranquilles, je me suis dit : Non, il n'est pas possible qu'ils soient coupables du crime dont on les accuse ; et peut-être pourrai-je jeter du jour sur cette affaire en venant dire à la justice ce que je sais de ces hommes. Votre fille, et vous aussi, dame Menica, il me semble que vous pourriez par votre témoignage concourir à la manifestation de la vérité. C'est demain à dix heures que commencent les débats : je suis prêt à repartir avec vous si vous pensez comme moi que nous puissions être utiles à ces infortunés.

— C'est une triste situation que la leur, dit Menica après un moment de réflexion, et quand je me rappelle leurs manières distinguées, je me sens convaincue, comme vous, Paolo, qu'ils ne peuvent pas s'être rendus coupables d'un crime aussi bas et aussi odieux que celui dont ils sont accusés... mais je crains que nous ne puissions rien faire pour eux.

— Oh ! ma mère, ne dis pas cela, s'écria Dianora. Certainement nous ne pouvons les croire coupables d'un lâche assassinat commis uniquement dans le but de s'approprier les misérables dépouilles d'un pauvre vieillard, et nous devons aller témoigner pour eux et dire hardiment que nous les croyons innocents. »

Menica fut heureuse de voir sa fille ainsi animée d'une généreuse pensée. Si irréflechie qu'elle fût, c'était la marque d'une âme noble et bonne. « Ma chère enfant, lui dit-elle, je partage tes sentiments, tes convictions ; mais, hélas ! à quoi veux-tu que cela serve aux accusés ? comment pourrions-nous persuader leurs juges par de

simples assertions ? Ce qu'il y a de certain, c'est que ces malheureux étaient poursuivis lorsqu'ils sont venus nous demander l'hospitalité le soir même où le meurtre du pieux solitaire a été consommé. »

La figure de Paolo s'assombrit. Il sentait que Menica avait raison, et qu'il était un insensé de n'avoir pas même songé aux sages observations qu'elle venait de faire. Dianora demeurait interdite, et ce fut presque machinalement qu'elle se mit à lire un papier apporté par Paolo ; il contenait l'acte d'accusation dressé contre Francesco et son père. Cette lecture la faisait horriblement souffrir ; elle la continua néanmoins avec une attention soutenue, jusqu'à ce que tout à coup, poussant un cri de joie, elle se jeta en pleurant dans les bras de sa mère.

« Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? lui demanda Paolo.

— Partons, partons ! ma mère, dit-elle avec effusion ; ne perdons pas une minute, si nous voulons sauver des innocents ; marchons toute la nuit s'il le faut, Dieu nous en donnera la force. Tenez, mère, voyez cet acte d'accusation, il y est dit que le crime a été commis entre neuf heures et neuf heures un quart, à près de vingt lieues d'ici. Eh bien, ne te souviens-tu pas qu'en entrant un carabinier nous a demandé quelle heure il était, et qu'après avoir regardé à la pendule, tu leur as répondu : Il est neuf heures ?

— C'est vrai, tu as raison, chère enfant, je me souviens parfaitement de cette circonstance ; elle me semble devoir être décisive dans la cause de tes protégés, et je n'ai plus d'objections à te faire contre ton dessein d'aller éclairer la justice. Recommandons-nous à Dieu, et mettons-nous en route, sous la conduite du brave Paolo. »

Tous trois, après avoir soupé à la hâte, quittèrent leur village : il était près de minuit. Heureusement, pour eux, la lune se leva brillante et pure. Paolo connaissait



très-bien le chemin à travers les montagnes; mais il s'inquiétait d'avoir à conduire deux femmes, que l'obscurité aurait pu effrayer.

Menica et Dianora rivalisèrent presque de forces avec Paolo: elles marchèrent sans s'arrêter jusqu'à ce que le jour parût. Les premiers rayons du soleil ranimèrent leur courage. Il y a dans le chant des oiseaux qui s'éveillent, dans les mille parfums qui traversent l'air, quelque chose qui semble promettre le bonheur. Dianora éprouva ce bien-être dans toute sa plénitude; et après avoir fait une légère pause, elle se remit en route plus forte et plus sereine. Quant à Menica, elle fit bonne contenance assez longtemps encore; mais enfin la fatigue eut le dessus, et s'asseyant au pied d'un arbre:

« Je ne puis plus avancer, dit-elle; hâte-toi, Dianora, pars avec Paolo; laissez-moi ici, un peu de repos me remettra, et je vous rejoindrai.

—Moi! t'abandonner, ma mère, jamais! Que Paolo parte seul... je resterai.

— Non, non, mon enfant, ne crains rien pour moi. Il faut absolument le témoignage de l'une de nous. Il doit être bien près de sept heures, et nous sommes encore loin de la ville. Jusqu'ici tu as été courageuse, ne te démens pas, ma chère fille; pars, te dis-je, je me sens beaucoup mieux. »

Mais en disant ces paroles, la voix de Menica faiblissait, et ses joues devenaient horriblement pâles.

« Sainte Vierge! protège-moi, dit la jeune fille en s'agenouillant près de sa mère.

— Holà! là-bas, holà! se mit à crier de toutes ses forces Paolo. L'ami! où allez-vous?

— A la ville, répondit le paysan ainsi interpellé.

— Si vous voulez nous laisser monter dans votre voiture, vous nous rendrez service, et nous vous payerons bien, ajouta Paolo.

— Eh! mais très-volontiers, répliqua le paysan, que l'espérance d'être rétribué rendait tout à fait accommodant. » En conséquence on s'arrangea comme on put dans sa voiture, et l'on partit lestement.

Au bout d'une heure, on aperçut le clocher de l'église; mais on était encore loin de la ville quand dix heures sonnèrent. Chaque coup de l'horloge retentit douloureusement au cœur de Dianora. « Arrivons-nous à temps? » se disait-elle.

Il était à craindre que non, tant on trouva les rues encombrées par la foule qui se portait vers le tribunal. Il fallut se frayer un passage; et ce fut à grand-peine que Menica et Dianora parvinrent enfin dans la salle, protégées par les robustes poignets de Paolo.

Parmi les spectateurs, beaucoup disaient: « Ils vont être condamnés.

— Je le crois comme vous; mais ce sera injustement, à mon avis, répondit un gros homme que la situation des accusés semblait intéresser.

— Moi aussi, reprit un autre individu. Pourquoi ces gens-là ne veulent-ils pas se défendre? il n'y a pas moyen de leur arracher un mot. Pourquoi ne rendent-ils pas compte de ce qu'ils faisaient à l'heure où l'ermite a été assassiné? puisqu'ils conviennent avoir passé chez lui le jour de la veille de Sainte-Pétronille, où ils ont été vus par celui qui les accuse, et le crime ayant été commis le soir même.

— Mais, imbécile, reprit un troisième interlocuteur, s'ils avaient pu rendre compte de leurs actions pendant cette soirée, ils seraient sauvés!

— Écoutez donc, ajouta un vieillard: Galezzo di Monza était proscrit politique, et en ce temps-là il ne faisait pas bon pour ceux qui lui donnaient asile; peut-être ce brave homme craint-il de compromettre ceux chez qui il se trouvait alors avec son fils, ce beau jeune homme dont nous voudrions tous être le père.

— C'est cela, sans doute, reprirent les



auditeurs. Mais, chut... voilà une femme qui s'avance !

— Messieurs, leur dit Menica, notre témoignage est nécessaire aux accusés, et nous venons de bien loin pour le leur apporter ; laissez-nous passer, je vous en prie. »

La foule s'émut à ces mots, et, s'écartant, elle laissa arriver jusqu'aux pieds du tribunal les deux femmes et Paolo.

Les prisonniers étaient là, calmes et résignés comme de vrais chrétiens.

« Ecoutez-moi, messieurs les juges, s'écria Menica : ces hommes sont innocents du crime dont on les accuse, j'en ai la certitude. »

Le président recommanda le silence, puis s'adressant à Menica : « Quelle preuve pouvez-vous donner ?

— Sur mon salut, ces hommes sont innocents, répéta Menica ; le soir du meurtre, la veille de sainte Pétronille, il y a de cela trois ans, ils étaient chez moi à neuf heures, et ma demeure est éloignée d'une vingtaine de lieues de l'endroit où a été assassiné le vénérable ermite. »

Ces paroles, dites avec l'assurance que donne la vérité, firent impression sur les juges.

« Mais qui êtes-vous, madame ? lui dit-il. Votre nom ?

— Mon nom est Menica Monti, la veuve d'André Carpaccio.

— Quoi, vous seriez la veuve de Carpaccio, l'avocat de Pise ?

— Oui, monsieur le président.

— Et cette jeune fille qui vous accompagne, qui est-elle ?

— C'est ma fille. Hier au soir, notre voisin Paolo vint nous raconter dans quelle triste situation se trouvaient les accusés ; et, bien persuadées de leur innocence, nous nous sommes mises en route pour venir ici affirmer sous serment qu'ils étaient chez moi à l'heure où le meurtre a été commis. Et bien d'autres pourraient l'attester aussi, ajouta-t-elle regardant Paolo. »

Menica s'arrêta. Le juge lui demanda : « Connaissez-vous ces hommes avant ce soir-là ?

— Non, répondit-elle.

— Alors comment et pourquoi vinrent-ils chez vous ?

— Ils vinrent me demander l'hospitalité seulement pour quelques instants. » En disant ces mots, Menica tremblait de la crainte que le président ne poussât ses investigations si loin, qu'elle fût obligée de répondre qu'elle avait refusé de les livrer aux carabiniers ; Paolo se trouvait aussi dans la même position... Dianora seule semblait ne rien craindre. Mais la veuve se rassura à cette simple question :

« Depuis cette soirée avez-vous revu les accusés ?

— Jamais, avant aujourd'hui.

— Ainsi, madame, vous n'hésitez pas à dire que les deux hommes que vous avez reçus la veille de sainte Pétronille sont bien ceux que vous avez là devant vos yeux ? Cependant il ne paraît pas probable que les ayant vus si peu de temps, vous n'ayez pas oublié leurs traits. Réfléchissez ; n'éprouvez-vous aucun doute ?

— Aucun, je vous le jure devant Dieu.

— Madame, dit le juge, nous recevons votre témoignage, mais il ne suffit pas pour établir l'identité des accusés. »

Dianora s'avança alors timidement : « J'ai un gant qu'ils ont oublié et que j'ai trouvé après leur départ ; cela ne pourrait-il pas servir de preuve ? dit-elle, présentant en rougissant le gant qu'elle avait si soigneusement gardé.

— Accusés, leur dit le président, pouvez-vous nous donner la description du gant que vous auriez perdu, selon la version de cette jeune fille ?

— Je puis mieux faire que de le décrire, répondit avec calme le jeune prisonnier. En souvenir de cette soirée qui était restée profondément gravée dans mon cœur, ajouta-t-il en regardant avec reconnaissance Dianora, j'ai conservé le gant qui me



restait, et l'ai toujours porté sur moi... le voici ! » Francesco montra un gant exactement pareil à celui que la jeune fille venait de remettre au magistrat.

Un long murmure de satisfaction s'éleva parmi les assistants ; tout le monde s'était intéressé à Francesco ainsi qu'à son père, et se sentait heureux d'acquiescer la preuve de leur innocence.

Le président interrogea encore longuement Menica et Paolo. Tous deux répondirent nettement et sans hésitation aux questions qui leur furent adressées, si bien qu'ayant fait passer dans l'âme des juges leur conviction, une nouvelle enquête eut lieu ; le résultat fut l'acquiescement des accusés, qu'on mit en liberté immédiatement.

Menica et sa fille étaient revenues chez elles depuis quelques jours, quand un matin, un paysan vint leur apporter une lettre avec ordre d'attendre la réponse. Cette lettre, du père de Francesco, était ainsi conçue :

« Madame,

» Voici la seconde fois que vous et votre fille vous nous avez sauvé la vie ; mais cette fois nous vous devons de plus l'honneur, puisque nous étions accusés d'un crime odieux. Il faut que vous sachiez enfin à qui vous avez rendu de si grands services. Je suis Galezzo di Monza ; je suis cet homme que les uns appelaient l'ardent patriote, les autres un révolté,

parce que, voyant avec désespoir l'asservissement de ma patrie, cette belle et noble Italie, j'avais élevé la voix contre ses oppresseurs. Ma tête venait d'être mise à prix, et le jour où vous nous avez si généreusement donné asile à mon fils et à moi, nous fuyions de notre pays. Maintenant tout est changé, une amnistie nous permettait de rentrer dans nos foyers, après trois années passées dans l'exil, lorsqu'une funeste méprise nous a fait arrêter comme meurtriers. Vous savez le reste, madame. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que mon fils aime votre fille, et je viens vous demander sa main. Il sera pour elle un protecteur dévoué, reconnaissant, et n'oubliera jamais cette soirée où, encore enfant, elle a montré tant de courage et de bonté. S'il a toujours gardé le gant qui a servi à prouver notre innocence, c'était dans l'espoir qu'un jour en le lui montrant il pourrait lui dire : « Je l'ai gardé en souvenir de votre généreux dévouement. » Madame, accordez à mon fils la permission de tenir ce langage à votre aimable Dianora ; j'ai une fortune suffisante pour nous faire vivre heureux en ne formant qu'une seule et même famille. »

Menica consulta sa fille, qui se montra bien heureuse de la demande de Galezzo di Monza, et un soir, dans la chapelle de Santa-Croce, à Turin, un prêtre bénissait l'union de Dianora et de Francesco.

M<sup>me</sup> EDMÉE DE SYVA.

## SAINTÉ CÉCILE.

Cécile naquit à Rome, d'une noble famille ; ses parents, bien que païens, la firent élever dans la religion catholique. Cécile avait fait vœu de chasteté, mais ses parents l'obligèrent à épouser un jeune patricien nommé Valérius ; elle le convertit

le premier jour de ses noces, et obtint de lui qu'elle continuerait le vœu de chasteté qu'elle avait fait dès son enfance. Cécile convertit aussi quelque temps après Tiburce, son beau-frère, et un officier nommé Maxime. En l'an 230, sous le rè-



gne d'Alexandre Sévère, Valérius, Tiburce et Maxime, furent emprisonnés comme chrétiens, puis conduits à la mort, et quelques jours après, Cécile obtint aussi la couronne de martyre.

Il y avait à Rome, dans le cinquième siècle, une église sous l'invocation de sainte Cécile, le pape Paschal I<sup>er</sup> faisait rebâtir cette église, lorsqu'on découvrit dans le cimetière le corps de la sainte. Il était enveloppé dans une robe d'un tissu d'or, et à ses pieds on trouva des linges teints de son sang. Le pape transféra ces restes dans la nouvelle église, avec ceux de saint Tiburce, de saint Maxime, et des saints pères Urbain et Luce. Cette translation se fit en 821.

Le nom de sainte Cécile se trouve dans les missels les plus anciens. L'Église la vénère comme vierge et martyre.

Sainte Cécile cultivait la musique et s'accompagnait d'un instrument en chantant les louanges du Seigneur; c'est pourquoi les musiciens l'ont choisie pour leur patronne.

La vie de sainte Cécile a fourni le sujet de plusieurs tableaux admirables, entre autres ceux de Raphaël et du Dominicain. Santeuil a composé trois hymnes en vers latins pour le jour de la fête de cette sainte, qui se célèbre le 23 octobre. Les hymnes de Santeuil ont été souvent mis en musique et chantés comme morceaux d'offertoire aux messes que les musiciens exécutent en grande pompe en l'honneur de leur patronne. L'ode à sainte Cécile est une des meilleures productions du poète anglais Dryden.

---

## L'ÂME.

PAR GRIBOËDOF.

---

Je ne sais pas,  
Où vont mes pas!  
Suis-je vivante, ou suis-je morte?  
Loin des beaux cieux  
De mes aïeux,  
Quel est le souffle qui m'emporte?

J'avais jadis  
Un paradis  
Où, du couchant jusqu'à l'aurore,  
Je m'envolais  
Où je voulais,  
Regardant des soleils éclore.

Quel changement!  
Dans ce moment  
Je rampe esclave sur la terre,  
Ce monde étroit

Où j'ai si froid,  
Où je me traîne solitaire!  
Ames, mes sœurs,  
Célestes chœurs,  
Je vous cherche en vain, mes compagnes,  
Est-ce un sommeil?  
Est-ce un réveil?  
Ne verrai je plus vos compagnes?

Oh! non, un jour,  
Pour le retour,  
Libre je rouvrirai mes ailes;  
Je revivrai,  
Revolerai  
Vers vos demeures éternelles.

*Traduit du russe*  
Par le prince ELIM METTSCHERSKI.



## MÉLANGES.

### LE PONT AU CHANGE.

Le *Grand-Pont*, aujourd'hui appelé le *Pont au Change*, fut sans doute contemporain du Petit-Pont, puisqu'il servait de communication entre l'île de la Cité et la rive droite de la Seine, comme le précédent entre la rive gauche et la Cité : les ponts Saint-Michel et Notre-Dame n'existaient pas encore. Le Grand-Pont avait vu passer les légions romaines de Jules-César, et le conquérant des Gaules s'était, dit-on, bâti, à la tête de ce pont, un palais fortifié, qui changea de face plus d'une fois jusqu'à nos jours, en devenant tribunal et prison sous le nom de *Châtelet* : ce sombre amas de bâtiments et de tourelles, qui étouffaient ce quartier ténébreux et infect, n'a disparu que sous le règne de Napoléon, qui fit plus que tous ses prédécesseurs ensemble pour embellir et assainir la capitale.

Une place, où les ventes par autorité de justice sont tout ce qui reste de l'ancien Châtelet, a été quverte sur le terrain occupé naguère par le prétendu château de Jules César, ce lugubre manoir bastionné qui enfermait la Morgue sous ses voûtes, et semblait encore montrer, à travers ses fenêtres grillées, le cadavre du président Brisson, pendu, dans une salle basse, avec deux autres magistrats royalistes, en vertu d'un jugement des Seize. Ce n'est pas la seule exécution populaire dont le Châtelet ait été le théâtre : le 2 septembre 1792, les portes de sa prison furent forcées, et les malheureux qui attendaient qu'on les appelât au tribunal révolutionnaire, périrent égorgés, ou assommés, au commencement de ce massacre horrible, dont l'histoire n'a pas ré-

vélé les instigateurs politiques. La juridiction du Châtelet avait été réunie au Palais de Justice, avant que cet antique édifice, dépouillé de ses prérogatives et de sa Cour en robes noires, fût tombé sous le marteau pour laisser libre les abords du Pont-au-Change, découronné de ses maisons, depuis un siècle.

Le Grand-Pont était muni de fortifications destinées à le défendre, dès les temps les plus reculés; la domination romaine ajouta de nouveaux remparts à ce pont de bois, qui n'avait pas d'ennemi plus redoutable que le fleuve chariant d'énormes glaçons ou grossissant ses eaux; cependant le Grand-Pont se couvrit de maisons et d'officines, quoiqu'il eût été plusieurs fois ébranlé et emporté par les inondations. Au neuvième siècle, il avait été déjà consacré spécialement au commerce, lorsque Charles le Chauve, prévoyant que les Normands remonteraient le cours de la Seine pour venir assiéger Paris, fit construire, à cinq ou six toises au delà de ce Grand-Pont, un autre pont parallèle, flanqué de tours en pierre et en bois, capables de résister aux machines de guerre, mais non aux débordements de la rivière; car, en 886, quand les Normands, conduits par Sigefroy, vinrent mettre le siège devant Paris, ils attaquèrent d'abord ce nouveau pont qui protégeait le Grand-Pont, essayèrent en vain de l'emporter d'assaut ou de le réduire en cendres, et poussèrent des cris de joie en voyant la moitié de ce pont, entraînée par les grandes eaux, comme si le fleuve eût combattu pour eux. L'autre moitié du pont, attendant à la Cité, vis-à-vis l'en-



ceinte du Palais, subsista pendant plusieurs siècles, comme une grande ruine, au milieu de la Seine, et servit plus tard de fondation au Pont des Meuniers, qui devint le Pont-Marchand.

Le Grand-Pont ne fut pas incendié par les Normands qui dirigèrent contre lui plusieurs bateaux enflammés, que les assiégés réussirent à détourner; mais il disparut sans doute plus d'une fois par les grandes inondations, jusqu'à ce que ses piles fussent solidement construites en pierres supportant un plancher de bois. Il prit le nom de *Pont aux Changeurs* sous Louis VII, qui y établit le change à perpétuité, et qui louait lui-même les boutiques et *fenêtres* (1) au profit de son épargne. A cette époque, le change était exercé presque toujours par des Juifs, qui, persécutés à cause de leurs richesses, se cachaient sous le titre de *Lombards*, à l'aide duquel ils parvenaient à éluder les ordonnances tyrannique des rois de France, et à échapper aux défiances envieuses du peuple.

En 1304, les orfèvres vinrent loger vis-à-vis des changeurs, qui étaient moins nombreux et moins riches, à mesure que la royauté retirait aux comtes, aux évêques et aux cités, le droit de battre monnaie. Les forges des orfèvres ébranlaient ce pont; il se dégrada tellement, que, pour le faire réparer, Philippe-le-Long ordonna de vendre à l'enchère forges et *fenêtres*. Cependant orfèvres et changeurs continuèrent de se disputer la possession de ce pont, où ils régnaient tour à tour et parfois ensemble en rivalité; mais quand les rois eurent renoncé à détériorer les monnaies et à en changer la valeur suivant les besoins du moment, quand les croisades cessèrent d'épuiser les finances du pays, le change devint presque nul, et les orfèvres ajoutèrent ce commerce à leur fabrication :

(1) Espèces d'éventaires en bois sur lesquels on expose encore les livres sur le pont au Change.

on masqua la forge par une *fenêtre*, où brillaient sur un tapis les balances et les poids de cuivre, uniques instruments du métier de changeur.

Les orfèvres cédèrent bientôt la place à des chapeliers et à des faiseurs de poupées, étranges successeurs qui s'enracinèrent, en quelque sorte, sur ce pont, quoique les rois et le parlement, fidèles aux consécration de l'usage, voulussent à plusieurs reprises rendre à l'orfèvrerie et au change leur ancien berceau. Les faiseurs de poupées se virent supplantés, sous le règne de Henri II, par les marchands d'oiseaux qu'on avait autrefois tolérés, à certains jours de marché, au milieu des changeurs, sous la condition qu'ils lâcheraient deux cents douzaines d'oiseaux de différentes espèces, aux sacres et aux entrées des rois et des reines. Cette allégorie annonçait la délivrance des prisonniers auxquels on accordait leur grâce dans ces cérémonies; d'autres antiquaires ont pensé que c'était plutôt une image symbolique de la liberté du peuple affranchi par le *joyeux avènement* que signalait d'ordinaire la promulgation de nouvelles lois : il est vrai que le symbole était aux frais du peuple qui payait ces volées d'oiseaux, que la cathédrale de Reims a vues pour la dernière fois au sacre de Charles X.

Le Pont au Change était la route traditionnelle que suivaient les reines de France à leur entrée dans Paris pour se rendre dans la grand'salle du Palais, où les attendaient festins, musique et représentations de *mystères*, *folies* et *moralités*. En 1389, lorsque Isabeau de Bavière, qui, pour le malheur de la France, avait épousé Charles VI, traversa ce pont couvert d'un pavillon de taffetas bleu à fleur de lys d'or, un acrobate génois, en costume d'ange, descendit du haut des tours de Notre-Dame, sur une corde tendue jusqu'au milieu du pont, posa une couronne sur la tête de la reine, et remonta par le même chemin, en tenant deux torches al-



lumées qui flamboyaient dans l'obscurité. On eût dit que l'ange exterminateur secouait la discorde et la guerre au-dessus de la ville, sourdement minée par les factions; et en effet, quelques années après, Charles VI était en démente, Paris se trouvait au pouvoir de la rébellion, et chaque nuit, sous les arches du Pont au Change, on noyait dans des sacs les gens riches qu'on soupçonnait de prendre parti pour les *Armagnacs* contre les *Bourguignons*, c'est-à-dire pour le roi contre le peuple.

Le Pont au Change fut consumé entièrement, le 24 octobre 1621, au même temps que son voisin le Pont-Marchand; on le rebâtit en bois, et le feu le détruisit de nouveau en 1639. Alors on le reconstruisit en pierre, dans l'intervalle de huit années, *aux dépens des propriétaires incommutables des maisons dudit pont*; on le mit, pour ainsi dire, sous la garde de Louis XIII et d'Anne d'Autriche: les statues en bronze de ce couple royal, dues au sculpteur Simon Guillain, furent érigées vis-à-vis du Grand-Châtelet, comme pour remplacer un très-ancien talisman représentant un serpent et un loir d'airain, lesquels, suivant

Grégoire de Tours, se trouvaient sous ce pont pour éloigner de Paris les incendies et les serpents: quoique le talisman ait été jugé inutile, les serpents n'ont guère infesté Paris, sinon pendant le siège et la famine de 1591, qui engendrèrent dans les rues beaucoup de ces animaux venimeux, si l'on en croit le *journal* de P. l'Etoile, plus crédule encore que ses contemporains.

Le pont en pierre avait été chargé de maisons, comme tous les vieux ponts; mais ces maisons furent successivement démolies, grâce aux efforts des prévôts des marchands, intéressés à veiller à la conservation des ponts de la Seine, sous peine d'être responsables des accidents qu'ils ne sauraient prévoir et prévenir. Avant de raser les maisons, on eut plus de peine à faire diminuer la grandeur des enseignes gigantesques qui menaçaient les passants; les marchands se retirèrent avec moins de regret quand ils eurent mis bas leurs enseignes. Aujourd'hui, les orfèvres et les changeurs ont pour héritiers des bouquinistes, des marchandes de pommes de terre frites et de ferrailles rouillées.

P. L. JACOB, *bibliophile*.

## REVUE DES THEATRES.

*Le Marchand de jouets d'enfants*, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Mélesville et Léon Guillard.

La scène se passe à Londres dans un quartier de la Cité.

Au lever du rideau, un vieillard, Plummer, vêtu proprement, mais d'habits communs, assis devant une table, dans une chambre délabrée, achève une grande poupée d'enfant. Sept heures sonnent à une horloge du voisinage. « La nuit a été froide, dit le pauvre homme, en soufflant sur ses doigts... heureusement! car cela m'a empêché de

dormir... C'est que, la veille du jour de l'an, tous les marchands me pressent... Ma fille m'appelle!... (Il va écouter à l'une des portes qui donnent dans cette chambre.) Non!... je n'entends rien... Gabrielle dort heureuse et calme, sans tourments, sans désirs... Mais voici le grand jour. (Il éteint sa lampe.) Et Lucy qui n'est pas revenue pour l'habiller, lui faire un bon feu!... »

Lucy entre comme si elle était poursuivie. C'est que depuis quinze jours un jeune homme la suit en lui parlant de son maître, de sa jeune maîtresse... « Il paraît qu'il se



Plaît beaucoup dans ma conversation, se dit la jeune fille minaudant devant un miroir. — As-tu acheté tout ce qu'il faut, Lucy? lui demande Plummer. — Oui, monsieur; je suis passée chez le boulanger de Régent-Street pour ce joli petit pain auquel elle est accoutumée, puis chez le rôti-seur, la marchande de modes... enfin, chez le facteur de pianos. — Et les autres cadeaux? — Je les aurais apportés, mais il fallait de l'argent... — C'est bon! répond-il en se remettant au travail, on ne te demande pas ces détails oiseux. — Les marchands sont si ridicules! continue Lucy; j'ai eu beau leur dire: Mon maître est un brave homme qui a été dix fois plus riche que vous, et sans les faillites qui l'ont ruiné... — Tais-toi! tais-toi! — Qu'est-ce que ça nous fait? qu'ils ont répondu, il ne s'en livre pas moins à des dépenses au-dessus de son état, ce qui annonce un homme dérangé... Ah! à ce mot, je suis entrée dans une colère!... en disant que si vous dépensiez plus que vous ne gagniez, c'était pour... — Mais, tais-toi donc, malheureuse!... elle peut t'entendre, s'écrie Plummer indiquant la porte de sa fille. — C'est juste!... il faut qu'elle croie que vous êtes toujours riche. — Fais ton ménage, et garde tes réflexions pour toi, lui dit-il sèchement. — A la bonne heure! répond Lucy un peu piquée; mais c'est très-désagréable d'être mal jugé par ses voisins... Tiens! il est encore là! » se dit-elle en regardant par la fenêtre. (Gabrielle appelle.) « Lucy! Lucy! (Lucy sort.) — Préparons-lui, dit Plummer, un bon petit feu, il n'y a plus guère de charbon de terre... j'ai bien fait de l'épargner cette nuit. »

Pendant qu'il se baisse pour faire le feu, un jeune homme entre. « Cette petite ne m'a pas bien compris, dit-il, et si je pouvais... — Un inconnu! s'écrie Plummer se retournant. Lucy n'avait donc pas fermé la porte? — Pardon, monsieur, de me présenter si matin. — En effet, ce n'est pas une heure convenable. — Sans

doute! et si ce n'était une affaire sérieuse... un joujou que je ne puis trouver que chez vous. — Comment donc! monsieur, dit le brave homme avec joie... bien flatté... Que désirez-vous? — Une arche de Noé, dit l'inconnu après avoir cherché des yeux. — Peuplée? — Oui. » (Plummer va prendre une boîte dans l'armoire, et la pose sur son établi.) « Quel admirable travail! s'écrie l'inconnu. Je vous dois? — Une demi-guinée. » Le jeune homme donne une pièce d'or à Plummer; mais, pour rendre sur cette pièce, celui-ci cherche en vain dans ses poches... il ne possède pas un schelling. « Je comprends... se dit à part lui l'inconnu, puis il ajoute: J'aurais encore besoin... (Montrant au hasard une poupée.) Quel est le prix de cette charmante petite figure? — C'est un peu cher, répond Plummer. (Se reprenant.) C'est une demi-guinée. — Je l'aurais estimée trois fois davantage... — Je le trompe, dit à part l'honnête marchand, mais je n'ai pas de quoi lui rendre, et j'arrange le prix... d'après l'appoint. — Dureste, monsieur, ajoute l'inconnu, cet achat n'était qu'un prétexte pour arriver jusqu'à vous. — Comment, monsieur? demande le vieillard avec défiance. — Je suis un jeune peintre qui n'ai pu parvenir à me faire connaître, et j'avais songé à une combinaison commerciale que je voulais vous proposer... Je n'ai d'autre fortune qu'une centaine de guinées, dernier débris des biens de ma mère... bonne et excellente femme qui donnait à tout le monde, et que l'on volait encore... quand je n'étais pas là?... — Elle se laissait voler?... — Elle était aveugle! — Asseyez-vous donc, monsieur, lui dit Plummer avec intérêt. — Merci, répond l'inconnu, je ne suis pas fatigué. (Continuant.) Comme je vous disais, cette somme de cent guinées, je voulais l'utiliser. Tout en admirant ces petits chefs-d'œuvre qui sortent de vos mains, j'ai cru remarquer que la peinture en était un peu négligée. Moi, j'ai le pinceau rapide, hardi, et je pensais qu'en nous associant...



— C'est impossible, monsieur. Un jeune homme chez moi!... se dit Plummer. — Vous me refusez, reprend l'inconnu déconcerté, quand c'est au nom de ma mère que je m'adresse à vous... — Vous m'avez dit qu'elle était... répète Plummer s'adoucissant. — Aveugle, oui, monsieur. — Et malgré cela vous l'aimiez bien? — Ah! cent fois plus encore! — Donnez-moi votre main. — La vôtre tremble... pourquoi cette émotion? — Voilà ma fille! dit Plummer voyant ouvrir une porte, vous allez tout comprendre.... mais par grâce, pas un mot!... — Enfin, se dit l'inconnu, je pourrai lui parler! — Laisse-moi, Lucy, lui dit Gabrielle, qui entre seule; pour me guider j'ai maintenant la voix de mon père. (Il l'embrasse au front.) Oui, oui, lui dit-elle d'un air enjoué, vous m'embrassez pour ne pas être grondé. — Grondé!... et pourquoi? — Vous lever avant neuf heures!... dans cette saison!... un négociant qui vit d'une fortune honorablement acquise. — C'est vrai! répond Plummer; mais ces mille petits tracasseries du ménage.... ça m'amuse. — Lucy vous soutient, continue gaiement Gabrielle; la rusée aime assez que l'on vienne à son aide... Mais si la maison est trop lourde pour une femme seule, il en faut prendre deux, trois... et même un valet de chambre pour vous, mon père. — Non, non, répond-il vivement: plus on a de domestiques, plus on est mal servi. »

Gabrielle, pendant les réponses de son père, s'est assise sur son riche fauteuil, près d'un guéridon; elle y prend sa tapisserie, et se met à travailler. « Soit, continue-t-elle, je ne dirai rien, si vous avez mis en vous levant cette belle et chaude redingote que je vous ai forcée d'acheter l'autre jour. — Et que j'ai vite renvoyée au marchand, se dit Plummer. Mais franchement c'est trop beau!... ajoute-t-il regardant sa veste de travail. Pardonnez-moi ce mensonge, dit-il bas à l'inconnu. — Je vous admire, lui répond celui-ci sur le même

ton. — Trop beau! répète Gabrielle, est-ce qu'il y a quelque chose de trop beau pour vous? — Mais oui! j'ai l'air d'un dandy. Hier encore, ce mendiant qui, sur ma bonne mine, me criait: Merci! votre honneur. — Il avait raison! reprend Gabrielle ravie. Oh! je vous vois, cher père, comme lorsque j'avais encore ces yeux que je ne regrette jamais. Je vois votre figure épanouie, vos yeux vifs, vos cheveux noirs, votre belle redingote, et votre gilet de velours à boutons d'or. — Comme elle me déguise! dit tout bas Plummer à l'inconnu. — Et moi, fière de me sentir à votre bras (elle se lève, cherche le bras de son père, et comme il se retire vivement dans la crainte qu'elle ne s'aperçoive qu'il a une veste d'ouvrier, Gabrielle se trouve prendre le bras de l'inconnu, Plummer lui fait signe de se taire), je jouis de vos succès, continue Gabrielle, j'entends ces mots charmants: Ils sont heureux... elle l'aime! et cela est vrai... Oh! je vous aime bien! — Tiens! dit Lucy en entrant, mademoiselle au bras d'un étranger! — Un étranger! s'écrie l'aveugle retirant vivement son bras. — Mais non... j'étais là, reprend Plummer, au moment où est entré mon excellent ami... Votre nom? dit-il bas à l'inconnu. — Albert! répond-il de même. — Monsieur Albert, répète Plummer, un digne et honnête jeune homme. — Ah! je le connais beaucoup, dit Gabrielle, bien que je n'aie entendu sa voix qu'une fois. Vous vous rappelez, mon père... il y a un mois, en sortant de l'église, seule avec Lucy, la foule nous avait séparées, et j'allais être renversée par elle, lorsqu'un homme généreux me soutient et je l'entends s'écrier: Malheureux! vous ne voyez donc pas que cette pauvre jeune fille est aveugle? Cette voix, monsieur Albert, je l'aurais reconnue dans dix ans... — C'était vous! dit Plummer serrant la main d'Albert, et vous ne m'en disiez rien! — Cela ne vaut pas un remerciement, répond-il avec émotion. — Pour un noble cœur!... oh! oui! dit



Gabrielle. Et vous veniez demander un service à mon père? Oh! que nous serions heureux! — Je l'avoue, jeune peintre, sans protection... je venais prier M. Plummer de s'intéresser à moi. — Il s'y intéressera, je vous en réponds. Mon père, ajoute-t-elle tout bas, si vous lui commandiez un tableau? — J'ai si peu de place! répond Plummer. — Et puis, monsieur Albert, il faudra venir nous voir souvent, ajoute-t-elle; vous trouverez ici des inspirations. (Montrant les murs dégradés qui l'environnent.) Regardez tous ces chefs-d'œuvre... c'est pour moi que mon père les a réunis; il sait que d'instinct j'adore les arts. Tenez, sur la gauche cette Sainte-Famille du Titien; en face, cette bataille de... de qui donc, mon père? j'ai oublié le nom. — De Wouwerman, ma bonne. — Ah! oui... de Wouwerman. Comme c'est animé! Ce cheval qui se cabre... je ne me lasse pas de le regarder... par les yeux de mon père. — Oui, je lui explique tout cela, dit Plummer. — En effet, ajoute Albert lui serrant la main, c'est admirable! (Lucy annonce que le déjeuner est servi.) — Je m'éloigne, dit Albert saluant et prenant les objets qu'il a achetés. — Si vous l'invitez à déjeuner avec nous? dit Gabrielle bas à son père... c'est une politesse... — Mon jeune ami, si vous vouliez partager... — Mille grâce! répond Albert à mi-voix; j'ai déjeuné. — Alors vous pouvez accepter, reprend Plummer sur le même ton. Il accepte, mon enfant, dit-il tout haut. — Un couvert de plus! ordonne Gabrielle. (On s'assied; Lucy place une assiette devant sa maîtresse.) Que me donnes-tu là? — Une aile de faisan, mademoiselle. (Elle la passe à son père, qui la rend à Lucy, qui la redonne à Gabrielle.) — Qu'est ce encore? — Une aile de faisan... (Elle tend l'assiette à Albert, qui la rend à Lucy, qui la replace devant Gabrielle.) — Et maintenant? — Une aile de faisan. — Encore? — Oui, nous n'avons que des ailes aujourd'hui, répond hardiment Lucy... c'est plus délicat. — Oh! il

y a beaucoup de gibier cette année, reprend Plummer mangeant gaiement son pain sec. (Lucy verse à boire à sa maîtresse.) — Quel vin me donnes-tu? — De ce vieux Porto... pour boire à la santé de notre hôte. — Excellente idée! dit Plummer se versant un verre d'eau. — Vous ne dites rien, monsieur Albert? reprend Gabrielle lui tendant son verre. — C'est que je suis tout ému... de vous voir cet air de gaieté, de bonheur... — Parce que je suis aveugle? Pauvre père! il ne peut souffrir que je prononce ce mot... Et pourquoi? Je suis aveugle, mais je suis très-heureuse... J'ai tous les plaisirs que donne l'opulence; je fais un peu de bien; j'ai le cœur d'un père; Lucy pour moi est une sœur. Quand on est sûre d'être aimée, comment peut-on se croire malheureuse? — Ah! c'est bien vrai! dit involontairement Albert; puis se remettant, il ajoute: je comprends tout ce qu'il vous en coûtera lorsqu'il faudra quitter cet intérieur si doux... pour vous marier... — Je ne me marierai jamais; quel mari pourrait s'attacher à une pauvre fille qui n'a rien pour plaire, et qu'on ne peut aimer que par générosité? — Ah! ne le croyez pas, s'écrit Albert avec chaleur; je suis sûr qu'il en est plus d'un qui serait heureux et fier... — C'est ce que je ne cesse de lui dire, ajoute Plummer; la preuve, c'est que je suis accablé de demandes. — Vraiment! dit Gabrielle flattée et souriante. — Hier encore, ce jeune baronnet... sir Lovely... — Sir Lovely? répète Albert étonné. — Un membre de la Chambre des Communes, qui a vu ma fille à la promenade... je ne sais où... — Et qui s'est présenté? demande Albert. — Pas lui-même, répond Plummer avec embarras; mais par une lettre que j'ai lue à Gabrielle; il en est amoureux fou, et veut une réponse sous trois jours. — Je n'ai pas besoin de trois minutes pour le refuser, dit en riant Gabrielle. — Prends-y garde, lui dit son père... c'est un beau jeune homme... riche à millions... » En ce moment,



on frappe; Plummer s'élance vers la porte et sort un instant. C'est Wolf, son *propriétaire*, auquel il doit trois termes; Wolf ne lui accorde qu'une heure... « C'est de l'argent que m'apporte *un de mes locataires*, dit le pauvre homme en rentrant. — Que cela vient à propos! s'écrie Gabrielle: on m'a parlé d'une mère, dont la fille est malade, et qui passe les nuits à travailler pour elle... J'ai promis quelques secours. (Elle tend la main.) Vous me donnez? — Je ne sais où j'ai mis mon argent, dit-il avec embarras. — Cherchez et vous trouverez. (Albert sort de sa poche quelques guinées et les met dans la main de Gabrielle.) Là!... vous avez trouvé. Six guinées, ajoute-t-elle après les avoir comptées; quel bonheur! — A votre tour, dit Albert, bas à Plummer, ne me trahissez pas! — Une si forte somme! lui répond-il avec inquiétude. — C'est un à-compte sur ma mise de fonds.... car vous m'acceptez pour associé. — M'y voilà forcé, se dit l'honnête Plummer; il a fait un premier versement. (Lucy accourt annoncer que le piano est arrivé.) — Bavarde! lui dit-il. — Ne la grondez pas! s'écrie Gabrielle, j'ai deviné!... ce sont mes étrennes! Pardon, mon père; pardon, monsieur Albert; je n'y tiens pas, il faut que j'aille l'essayer. Un piano est un ami à qui l'on peut conter ses ennuis, sa tristesse... et qui toujours vous répond. (Elle rentre conduite par Lucy.) — Le hasard vous a livré mon secret, monsieur Albert, dit Plummer. Je n'avais plus de femme, ma fille était mon seul bien, lorsque deux malheurs vinrent me frapper coup sur coup: à la suite d'une longue maladie, ma fille perdit la vue; deux mois après j'étais ruiné par la faillite d'un correspondant; je ne souffris que pour ma fille; je voulus de son malheur même faire un bienfait de Dieu... Hors la vue, je lui donnai toutes les jouissances du monde... Pour y parvenir, je travaillai sans relâche, nuit et jour... Dans son enfance, j'avais fait pour

elle, en m'amusant, mille petits jouets; ce travail frivole devint ma Providence... Grâce à lui, je pus donner quelque apparence à des mensonges que Gabrielle accepte comme des vérités. Je vivais dans un grenier... mais elle vivait dans un palais... Le superflu pour ma fille... voyez-vous, c'est le nécessaire pour moi! Son bonheur, c'est ma vie... Quand elle est heureuse, j'existe! (On entend Gabrielle préluder sur le piano et exécuter une valse brillante.) Tenez, tenez!... l'entendez-vous? s'écrie-t-il avec ravissement. — Quelle expression! dit Albert transporté. J'ai entendu les premiers talents de Londres... aucun ne m'a fait ce plaisir... — Je ne les ai pas entendus, reprend Plummer se frottant les mains avec orgueil, mais je suis absolument de votre avis. — Et vous pourrez vous en séparer? demande Albert. — Jamais! — Mais ces riches partis qui se présentent... — La jeune fille la plus modeste, répond Plummer a toujours une petite pointe d'amour-propre, bien innocent, qu'il est bon de satisfaire; en apprenant qu'on la recherche, ça la flatte... elle refuse... et nous sommes tous contents. Ces riches partis, ça part de là, dit-il en se touchant le front... comme ma galerie de tableaux. — Et sir Lovely? — Je l'ai entendu nommer l'autre jour pour la première fois... et je l'ai proposé à ma fille, comme je lui aurais proposé le lord-maire ou l'empereur de Trébizonde... » Gabrielle entre conduite par Lucy; elle remercie son père de son cadeau, et tandis que le vieillard, sous prétexte de rassembler ses papiers pour se rendre chez son notaire, rassemble tous ses joujoux dans un panier pour aller chez son marchand, la pauvre aveugle se dit tristement: « Je vais rester seule, car lorsque vous n'êtes plus là, cher père, qui pourrait s'intéresser à la pauvre Gabrielle? — Tout le monde la respecte, la bénit... lui dit à mi-voix Albert. — Je vous croyais parti, monsieur, dit-elle en tressaillant. — Du premier moment qu'on l'a vue, on est



heureux de l'aimer, de lui vouer sa vie... — Quel langage ! » se dit Gabrielle troublée. (Plummer embrasse sa fille et part avec Albert.)

Mais le propriétaire est revenu ; il a fait une scène ; pour l'expliquer, Lucy dit à Gabrielle que cet homme est un fou échappé de Bedlam ; cependant Gabrielle est inquiète... « J'ai besoin de repos », dit-elle à Lucy, laisse-moi. » Lorsqu'elle est seule, les paroles de cet homme reviennent à sa mémoire, elle veut s'assurer si réellement la pauvreté est le sort de son père : Elle tâte le mur de droite... le mur ! et rien de plus. Elle tâte le mur de gauche : toujours le mur nu et humide... ni tentures ni tableaux... Elle court en tâtonnant... et sur une table, elle trouve des outils... « Je devine ! dit-elle en sanglotant. Ah ! mon père ! mon père ! tu m'as trompée !... Et je suis aveugle ! Et je ne puis travailler pour toi, moi ! » Elle regagne en chancelant son fauteuil, et y tombe inanimée. Albert s'est entendu avec Lucy ; des ouvriers tapissiers apportent et placent des fauteuils, des tableaux, enlèvent la table de travail, la remplacent par une console sur laquelle ils mettent une pendule et deux vases, puis s'éloignent sans bruit. Gabrielle, sortie de son anéantissement, se rappelle qu'elle doit renoncer à ses projets de bonheur, car elle n'a plus cette fortune qu'elle voulait faire partager à Albert. Lorsque son père rentre, elle lui dit qu'elle a rêvé qu'ils étaient pauvres et misérables : « Dans le commerce cela peut arriver, ajoute-t-elle. Si cela arrivait, mon père, je ne vous pardonnerais pas de me le cacher, d'user vos jours, vos forces, pour me faire vivre dans l'opulence, de ne pas me dire franchement : Gabrielle, mon enfant, le malheur est venu, prends-en ta part, ma fille... à deux il sera moins dur à supporter. — Toi ! malheureuse !... toi ! travailler, s'écrie douloureusement Plummer. — Pourquoi non ? Croyez-vous que je manque de courage ? Ah ! j'en trouverais dans ma tendresse

pour vous !... Oui, à défaut de mes yeux, mon cœur m'inspirerait des moyens de te venir en aide, de t'entourer de soins, d'amour... et de donner à ta vieillesse tout ce bonheur dont tu as comblé mon enfance. (Pour lui donner le change, le malheureux père, qui pleure, fait semblant de rire aux éclats.) — Alors tu as rêvé que nos meubles, que nos chefs-d'œuvre qui... (Il lève les yeux pour la première fois sur les murs, et s'écrie :) Ah ! mon Dieu ! — Ils n'y sont plus ? demande Gabrielle. — Au contraire... ils sont à leur place, comme de braves tableaux qui connaissent leur devoir... Où diable veux-tu qu'ils soient ? (Pendant que Gabrielle touche les tableaux, la console, la pendule... le pauvre Plummer dit : Je m'y perds !... je deviens fou ! » Wolf vient demander pardon de la scène qu'il a faite à son propriétaire. Malgré cela, Gabrielle doute encore... la gaieté de son père lui paraît fausse. — Viens, » dit-elle à Lucy, et lui saisissant la main, elle l'entraîne dans sa chambre.

Resté seul, Plummer accuse Albert d'avoir payé le propriétaire, d'avoir meublé l'appartement ; et quand Albert arrive, il lui dit sévèrement : « Vous vous êtes fait une arme des mensonges d'un père... Reprenez ces richesses et ne reparaissez plus chez moi, monsieur, vous m'avez trompé ! — Comme vous trompiez votre fille, répond Albert, par amour pour elle. — Vous l'aimez ? s'écrie l'heureux père. — Si je l'aime !... Depuis six mois que sa figure d'ange m'est apparue, chaque jour je me trouve sur ses pas, et tandis que vous travailliez sans relâche pour l'entourer de toutes les jouissances des riches, moi, je voulais plus, je voulais lui rendre la lumière. (Plummer jette un cri d'étonnement.) Albert continue en baissant la voix : « Notre célèbre docteur Smithson, dont les jugements sont infaillibles et dont la main est sûre... vingt fois, pendant que Gabrielle était à l'église, je l'ai amené près d'elle... il a pu l'observer, étudier ses yeux avec



soin. — Eh bien ? demande Plummer haletant d'espérance. — Il m'a juré, sur son honneur, qu'il répondait de lui rendre la vue. — Tu as fait cela, mon fils ? — Votre fils ! dit Albert avec joie. — Oui ! oui ! s'écrie le pauvre père hors de lui, tu la mérites, je te la donne. — Sans savoir... — Qui tu es ? ta fortune ? dit Plummer, riant et pleurant à la fois, qu'est-ce que cela me fait ? Tu es un honnête homme, tu aimes ma fille, le reste m'est bien égal... Elle retrouverait la vue !.. elle me verrait !... Ah ! mon Dieu ! j'y pense ; on dit que le docteur Smithson est très-cher ; il demandera peut-être... — Mille guinées. — Mais je n'ai pas le premier schelling. — Nous les aurons ; je les gagnerai. — Non... moi ! moi ! qu'elle me doive encore ce bonheur-là ! — Eh bien ! tous les deux ?... — J'ai entendu sa voix, dit Gabrielle sortant, sans être vue, de sa chambre, où Lucy vient de lui apprendre la ruine de son père. — Voilà qui est convenu, dit Plummer à Albert en le tenant sous le bras : nous passerons toutes les nuits... — Nous lutterons d'efforts, ajoute Albert. — C'est cela ! se dit Gabrielle, une vie de privations... Ah ! jamais ! (Elle fait du bruit en poussant sa porte.) Vous êtes là ? mon père ! dit-elle tout haut. — Oui, mon enfant. — Seul ? — Sans doute ! répond Plummer, faisant signe à Albert de garder le silence ; puis il lui demande tout bas : Sait-elle que vous l'aimez ? — Certainement, répond-il aussi tout bas. — Et de son côté ? — J'espère... — Cela va aller tout seul, » ajoute-t-il en se frottant les mains. Mais, à son grand étonnement, Gabrielle lui dit : « J'ai bien réfléchi, mon père ; c'est sir Lovely qui me semble digne d'estime. — Comment ! reprend Plummer désolé, tu veux... — Je veux, répond-elle d'un air pénétré et le prenant dans ses bras, je veux, qu'en échange d'un dévouement sans bornes que je lui pro-

mets... il assure à mon père une vieillesse douce et tranquille (lui touchant les mains et le front), qu'il ne souffre pas que ces mains soient durcies par un travail forcé, que ce front soit sillonné de rides... (Plummer se détourne déconcerté.) Je veux surtout qu'un autre (elle se tourne vers Albert), et il me comprendra, j'espère, ne nous sacrifie pas sa jeunesse, son avenir... et n'entreprenne pas une tâche sous laquelle il succomberait. — Qu'entends-je ! s'écrie Albert. — Je savais que vous étiez là, dit Gabrielle ; mais je vous en conjure, mon ami, ne me parlez pas, laissez-moi le peu de force qui me reste... Lucy vient d'écrire en mon nom à sir Lovely... elle est allée lui porter ma lettre. — Et tu lui annonces ?... demande Plummer. — Que je suis flattée de sa recherche et que ma main est à lui. — Un homme qui n'a jamais entendu parler de nous ! dit Plummer se désolant. — Peut-être !... reprend Albert. — Quoi ! sir Lovely... — Est le plus heureux des hommes ! ajoute Albert. » En ce moment, Lucy revient avec sa lettre : « Mademoiselle, dit-elle à sa maîtresse, l'intendant de sir Lovely m'a assuré que sa Grâce n'avait point quitté mon maître depuis ce matin... »

En effet, le noble lord et le jeune artiste ne font qu'une même personne. Plummer en perd la tête, et Gabrielle ! jugez de sa joie, quand son père lui dit : « Tu vas enfin être aussi heureuse que je le voulais : aujourd'hui même tu seras sa femme, et demain tu nous verras tous ! — Je vous verrai tous ! répète Gabrielle avec joie. Toi, ma sœur, dit-elle à Lucy ; vous, mon père (cherchant la main d'Albert), et lui... — Sir Lovely !... ajoute Plummer. — Non, non... Albert !... c'est bien mieux, dit tendrement Gabrielle.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.



## SALON DE 1848.

### DEUXIÈME ARTICLE.

Les tableaux religieux sont en grand nombre cette année à l'exposition. Parmi les plus remarquables, nous devons mentionner en première ligne la *Descente de Croix* de M. Achille Devéria. Cette grande composition est d'un excellent style, le sentiment évangélique y est traduit avec beaucoup d'habileté. La figure du Christ est belle et pleine de noblesse, la majesté divine y est empreinte à un haut degré. L'expression des têtes des autres personnages est d'une vérité parfaite, il est surtout impossible de rendre avec plus de naturel que ne l'a fait M. Achille Devéria la douleur profonde sous laquelle la Vierge tombe affaissée.

M. Henry Lehmann possède des qualités éminentes; il est bon dessinateur, et il en a fait preuve dans son tableau des *Saintes femmes au pied de la Croix*. Ici nous ne voyons pas le Christ; il vient d'être détaché et emporté par Joseph d'Arimathie et par Nicodème. Un lambeau de draperie blanche est demeuré accroché à l'instrument du supplice de celui qui a voulu mourir pour le salut du monde. Le groupe des Saintes Femmes, dans la toile de M. Lehmann, est disposé avec science, mais il manque de simplicité, la recherche s'y fait trop sentir. On pourrait aussi reprocher à cet artiste de n'avoir pas donné à la douleur de ses personnages un caractère assez élevé.

La *Prise de Jérusalem en 1099*, de M. Émile Signol, est une vaste composition traitée avec talent, et qui ne manque pas d'une certaine couleur locale; voici le sujet de ce tableau :

« Les prédications de Pierre l'Ermite, appuyées par le pape Urbain II, avaient eu un succès inouï. Une multitude innombrable de chrétiens prirent l'engagement d'aller arracher le Saint-Sépulcre au pouvoir des infidèles. Comme signe de leur mission, ils attachèrent une croix à leur manteau. Des obstacles immenses devaient retarder l'accomplissement de la sainte entreprise des chrétiens; leurs bandes indisciplinées eurent à supporter de grandes vicissitudes, si bien qu'au printemps de l'année 1099, les croisés n'étaient encore occupés qu'à conquérir les villes de la côte de Syrie. Ils furent puissamment secondés dans cette entreprise par les états commerçants d'Italie, surtout par ceux de Gênes et de Pise, fort intéressés à cette conquête dont ils attendaient de grands avantages. Mais au mois de mai, Godefroid de Bouillon et le légat du pape déclarèrent enfin qu'il était temps d'accomplir leur vœu. On réunit les débris de l'armée, et l'on se mit en marche contre Jérusalem. La conquête de la ville sainte semblait être devenue impossible; les assiégés étaient en plus grand nombre que les assiégeants, qui d'ailleurs manquaient de machines de guerre, de bois et de vivres. Heureusement l'enthousiasme des chevaliers suppléa à leur petit nombre. De l'immense armée des croisés, il ne restait alors que quarante mille hommes, et quoique la garnison égyptienne, jointe aux habitants, s'élevât à soixante mille, Jérusalem fut prise au mois de juillet 1099, et Godefroid de Bouillon fut élu roi de la Terre-Sainte reconquise. »

C'est à la salle des croisades du musée



de Versailles qu'est destinée la *Prise de Jérusalem*, de M. Emile Signol.

La grâce de la composition, le brillant et le charme du coloris distinguent les *Athéniens captifs à Syracuse*, de M. Leloir; Plutarque lui en a fourni le sujet. Dans la vie de Minos, il raconte que : « L'armée athénienne qui assiégeait Syracuse ayant été complètement battue, la plupart de ceux qui furent faits prisonniers moururent de maladies et de mauvais traitements. Quelques-uns seulement durent leur salut à Euripide; car les Siciliens aimant passionnément les œuvres de ce poète, traitaient favorablement ceux de leurs captifs qui pouvaient leur apprendre de ses vers, et finirent même par leur rendre la liberté.

Il y a de charmantes têtes de femme dans le groupe de Siciliens et Siciliennes qui, assis en demi-cercle, écoutent attentivement et avec une naïve admiration un jeune Athénien réciter les vers de leur poète favori. L'exécution de M. Leloir se distingue par la finesse et l'élégance.

M. Jean-Louis Hamon a intitulé *Des-sus de porte* une toile qui mérite une destination moins modeste. Où pourrait-on voir une réunion plus gracieuse que celle de ces trois jolies jeunes filles à la mine riante et éveillée? L'une joue du triangle, celle-ci de la guimbarde, l'autre d'un sistre placé près d'elle. Tout plaît, tout réjouit la vue dans cette œuvre d'une originalité remarquable.

On ne saurait trop louer la sobriété d'effet qui caractérise le tableau de M. Guichard, représentant *les saints patrons des principales églises de la ville de Japon*, invoquant l'appui de la sainte vierge, afin que par son intercession notre divin Sauveur répande ses faveurs sur cette ville. La correction du dessin, l'harmonie de la couleur, la simplicité de la composition attestent que M. Guichard a fait de laborieuses études, et que, sans cesser d'être original, on

peut s'inspirer des œuvres des grands maîtres de l'art.

M. Eugène Devéria ne nous a donné qu'un seul tableau, représentant une *Femme des Pyrénées*, vue à mi-corps. Près d'elle est son enfant donnant à manger à une chèvre. L'aspect de ce groupe est très-pittoresque; la pose de la mère et de l'enfant a une grâce parfaite, et le tout est peint avec cette magie de couleur, cette verve étincelante, qualités distinctives du talent de M. Eugène Devéria.

M. Schopin a envoyé à l'exposition trois tableaux. L'un, *le Jugement de Salomon*, dans lequel les figures sont de grandeur naturelle, est remarquable par l'absence d'affectation, le ton doux et harmonieux du coloris, et la noble élégance des formes des personnages. Les deux autres tableaux de M. Schopin appartiennent à la peinture de genre. Les sujets sont également tirés de la Bible. C'est d'abord la *Réception de Jacob dans la famille de Laban*, puis la *Première entrevue de Rachel et de Jacob*. M. Schopin excelle à rendre les scènes bibliques, qu'il empreint d'un sentiment très-naïf; sa touche fine et brillante y répand une irrésistible séduction.

MM. Amaury Duval, Henri Lehmann, Alexandre Hesse et Hippolyte Flandrin ont exposé des portraits qui, par le style, la pureté du dessin, la perfection du modèle, la vérité de la couleur, s'élèvent à la hauteur de la peinture historique. Au reste, M. Hippolyte Flandrin vient de se placer au premier rang des peintres contemporains par les belles fresques dont il a orné le chœur de Saint-Germain-des-Prés. Cette grande œuvre suffirait à illustrer un artiste.

Parmi les paysagistes habitués à obtenir les suffrages du public éclairé, nous citerons MM. Paul Flandrin, Philippe Rousseau, Cabat, François, Buttura, Lorot, Flers, Charles Leroux, Desgoffe, qui tous cette année ont parfaitement justifié leur réputation.

M<sup>me</sup> EDMÉE DE SYVA.



## CORRESPONDANCE.

Tu m'as adressé un reproche qui m'a fait plaisir, ma mignonne ; tu te plains que depuis trois mois je n'aie pas causé intimement avec toi... mais cela t'est bien aisé à dire ! tu étais tranquille, toi ; tu n'étais réveillée que par le chant du coq ; j'étais réveillée par le tambour qui battait le rappel... Maintenant, je suis plus calme, les députés de l'Assemblée nationale veillent aux intérêts de la France, et la garde citoyenne veille sur eux et sur nous... Pauvres pères ! pauvres frères ! depuis trois mois le sabre au côté, le fusil sur l'épaule, courant partout où il faut rétablir l'ordre, tandis que les mères et les sœurs, sur le seuil de la porte, les regardent partir, et, se mettant à la fenêtre, restent à les attendre !

Je ne te dirai rien des fêtes et des réjouissances populaires du dimanche 21 mai ; le journal de ton père te les a racontées ; et d'ailleurs... je ne les ai pas vues. Seulement, comme je traversais le boulevard, ayant aperçu sur le milieu de la chaussée un garde mobile à cheval, je me suis arrêtée. Il précédait deux haies de gardes mobiles à pied, entre lesquelles les jeunes filles qui avaient fait partie du cortège, marchaient au son du tambour, pêle-mêle et sans mesure ; elles avaient une robe blanche faite en guimpe et à manches longues ; sur leur épaule gauche était attaché un nœud comme le portaient les pages de l'empereur Napoléon, mais formé de trois rubans, chacun d'une de nos trois couleurs ; et leur tête était ornée d'une couronne de chêne, en papier. Le soleil qui dardait sur elles ses rayons de mai forçait quelques-unes à se couvrir d'une ombrelle ; les autres tenaient par deux de ses coins un mouchoir blanc suspendu sur leur tête ; leurs cheveux étaient ternis par la poussière, leurs joues enflammées par la chaleur ; elles traî-

naient les pieds de fatigue, et chantaient en riant :

Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !

Marchez !

Marchez !

Qu'un sang impur abreuve vos sillons !

Le plus curieux, c'était de rencontrer le lendemain ces mêmes jeunes filles (elles étaient sans doute le lundi), allant seules, par nos rues, toujours en robe blanche, et la tête ornée d'une couronne de chêne, en papier. Je t'avoue que je ne suis pas à la hauteur de ces fêtes républicaines, et qu'il me faudra quelque temps pour devenir Grecque, Spartiate ou Romaine... moi qui me faisais gloire d'être Française !

Depuis trois mois, tu comprends que j'ai eu le temps de réfléchir. Aussi je suis maintenant fixée sur ce que nous devons faire. Lors des inondations de nos fleuves, lors de la disette des blés, je te disais : Dépense tout ce que tu pourras dépenser. A la ville, achète des robes, des gants, des souliers, des chapeaux... tu les porteras plus tard. A la campagne, fais creuser des fossés, élever des montagnes ; viens en aide aux ouvriers, en leur procurant de l'ouvrage... Mais aujourd'hui que le gouvernement leur a *garanti le travail*, que pour eux il augmente les impôts, je viens te prêcher l'économie, afin de pouvoir aider au gouvernement en payant ces impôts... d'ailleurs nous aurons bien d'autres misères à soulager... et pour augmenter notre bourse par le produit de nos petits ouvrages, formons des loteries, c'est une manière de forcer nos parents, nos amis à acheter ce dont ils n'ont pas besoin ; chargeons-nous du soin de quelque bon vieillard ruiné par une banqueroute qui lui emporte les économies de sa jeunesse, de l'apprentissage d'une



jeune fille, de l'éducation d'un enfant pauvre, et laissons ceux qui ont les bras forts et une grosse voix se tirer eux-mêmes d'affaire. Travaillons vite. Prenons notre planche VI.

Le n° 1 est un alphabet Renaissance. Il se brode au plumetis et en points de cordonnet; il pourrait s'exécuter en coton de couleur. Ces lettres, formées de blanc, de bleu, de jaune, de rouge, feraient bien sur un mouchoir à vignettes.

Les n°s 2 et 3 sont des coins de mouchoirs de jeune fille et de jeune femme. Je te prie de ne jamais écrire ton nom en plus grosses lettres, et seulement sur des mouchoirs qui se portent le matin. J'aurai soin de te faire passer en revue les plus jolis noms, sous prétexte de te donner les majuscules. Cela s'appelle *faire d'une pierre deux coups*. Ces noms et ces festons se brodent en blanc, ou en couleur, quand le mouchoir est à vignettes.

Le n° 4 est la moitié de la passe d'un riche et élégant bonnet de nuit qui se taille en fine percale. Cette passe est composée de trois passes taillées séparément et semblables du haut; mais la première grande, la seconde moyenne, la troisième petite. Quand elles sont brodées et festonnées du bas, on les garnit d'un picot, et du haut on les bâtit l'une sur l'autre, ainsi que te les montre ce modèle.

Le n° 5 est la passe de dessous qui se coud sous les trois passes brodées; elle s'ourle tout autour.

Le n° 6 est le fond; il se taille en biais. Au bas, on y fait un ourlet un peu large (cet ourlet n'est pas indiqué), dans lequel on passe deux rubans formés de deux bandes de jaconas faux-ourlés; le fond se fronce à partir du dessus du chiffre 10.

Le n° 7 est le dessin qui se brode au milieu du fond. L'étoile t'indique où ce dessin se place. Ce fond étant en biais, et cette broderie le forçant à se tenir tendu, on n'a pas le désagrément de se réveiller avec un bonnet chiffonné. A la passe de dessous, tu peux coudre deux bandes de

jaconas faux-ourlés, que tu noues sous le menton.

Si tu ne veux pas broder ce bonnet (tu en es bien la maîtresse), tu festonneras tout bonnement le bas de ces trois passes, et tu le garniras d'une dentelle haute d'un centimètre, cousue à plat.

Je te prévien d'une chose, c'est que ce bonnet ne convient qu'aux jeunes filles ou aux jeunes femmes qui ont des traits réguliers. Tu verras que ces trois passes qui se soulèvent sur les joues suffisent pour que l'on soit bien coiffée.

Le n° 8 est une boutonnière pour chemise d'homme; elle se brode au métier, à cause des nœuds; mais tu peux la broder au plumetis, si, au lieu de ces nœuds, tu veux faire des petits pois composés de deux ou trois points pour couvrir ces petits points noirs. Tu sais qu'il faut deux boutonnières sur l'ourlet d'une chemise.

Le n° 9 est un dessin pour sac, ou pour bourse longue. Ce dessin s'exécute au filet, ou au crochet, en cordonnet gros bleu et perles d'or — ou rouge et perles d'acier.

Le n° 10 est un dessin de dentelle à laquelle je donnerai ce nom :

#### DENTELLE ÉTOILÉE.

La grosseur du coton retors, celle des aiguilles est indiquée sur ce dessin.

Ce tricot se fait à l'endroit.

Monte 18 mailles.

1<sup>er</sup> TOUR. Tricote deux mailles simples — prends deux mailles, tricote-les ensemble — tourne deux fois le coton autour de ton aiguille de droite, de manière à former deux brides — prends deux mailles, tricote-les ensemble — tricote une maille simple — tourne le coton une seule fois autour de ton aiguille de droite — prends deux mailles, tricote-les ensemble — prends encore deux mailles, tricote-les encore ensemble — tourne deux fois le coton autour de ton aiguille de droite — prends deux mailles, tricote-les ensemble — tourne trois fois le coton autour de ton aiguille de droite



— prends deux mailles, tricote-les ensemble — tourne trois fois le coton autour de ton aiguille de droite — prends deux mailles, tricote-les ensemble et tricote une maille simple. Tu dois avoir 22 mailles à la fin de cette 1<sup>re</sup> aiguille.

2<sup>e</sup> TOUR. — Tricote trois mailles simples — une maille à l'envers — trois mailles simples — une à l'envers — trois mailles simples — une à l'envers — trois mailles simples — tourne le coton une seule fois autour de ton aiguille — prends deux mailles, tricote les ensemble — une maille simple — une à l'envers — et trois mailles simples. Tu dois avoir 22 mailles sur cette 2<sup>e</sup> aiguille.

3<sup>e</sup> TOUR. Tricote sept mailles simples — tourne le coton une seule fois autour de ton aiguille de droite — deux mailles ensemble — et tricote treize mailles simples. Tu dois avoir 22 mailles sur cette 3<sup>e</sup> aiguille.

4<sup>e</sup> TOUR. Tricote quinze mailles simples — tourne le coton une seule fois autour de ton aiguille — deux mailles ensemble — et cinq mailles simples. Tu dois avoir 22 mailles sur cette 4<sup>e</sup> aiguille.

5<sup>e</sup> TOUR. Tricote deux mailles simples — deux mailles ensemble — tourne le coton deux fois autour de ton aiguille — deux mailles ensemble — une maille simple — tourne le coton une seule fois autour de ton aiguille — deux mailles ensemble — encore deux mailles ensemble — tourne le coton deux fois autour de ton aiguille — deux mailles ensemble — quatre mailles simples — tourne trois fois le coton — deux mailles ensemble — tourne trois fois le coton — deux mailles ensemble — et une maille simple. Tu dois avoir 26 mailles sur cette 5<sup>e</sup> aiguille.

6<sup>e</sup> TOUR. — Tricote trois mailles simples — une à l'envers — trois mailles simples — une à l'envers — sept mailles simples — une à l'envers — trois mailles simples — tourne le coton une seule fois autour de ton aiguille — deux mailles ensemble — une maille simple — une à l'envers

— et trois mailles simples. Tu dois avoir encore 26 mailles sur cette 6<sup>e</sup> aiguille.

7<sup>e</sup> TOUR. Tu tricotes sept mailles simples — tourne le coton une fois — prends deux mailles ensemble — et dix-sept mailles simples. Il doit te rester 26 mailles sur cette 7<sup>e</sup> aiguille.

8<sup>e</sup> TOUR. Tu tricotes deux mailles simples — avec ton aiguille de gauche, tu rabats la première sur la seconde — tu tricotes une troisième maille — tu rabats la seconde sur la troisième, ainsi de suite, jusqu'à ce que tu aies rabattu 8 mailles; il doit t'en rester 18 sur ton aiguille — tricote dix mailles simples — tourne le coton une seule fois autour de ton aiguille — deux mailles ensemble et cinq mailles simples. Il doit te rester 18 mailles sur cette 8<sup>e</sup> et dernière aiguille.

Recommence par le 1<sup>er</sup> tour.

Cette dentelle peut servir pour garnir un couvre-pied en tricot — pour entourer des bras, ou des dossiers de fauteuils, toujours en tricot. Avec du fil d'écosse et de fines aiguilles, on fait une dentelle pour jupon. Avec de la laine on garnit un couvre-pied en laine.

Ce qu'il y a de difficile, c'est de suivre ces lignes en tricotant; si tu veux ne pas te tromper, il te faut prier une sœur, une amie de te les lire, et tu les exécuteras à mesure.

Le n<sup>o</sup> 11 est une page copiée d'après un manuscrit du quinzième siècle. Cette page peut contenir une prière que tu écrirais en caractères allemands. Sur la première ligne, il y a les lettres qui commencent *Pater noster*, et *Notre Père*. Sur la seconde: *Ave, Maria*, et *Je vous salue, Marie*; sur la troisième: *Credo in Deum*, et *Je crois en Dieu*.

Si tu sais dessiner, c'est bien, je n'ai rien à te dire; si tu ne le sais pas, tu poses un papier végétal sur ce dessin, puis, avec un crayon mine de plomb, très-fin, tu calques ce dessin sur le papier végétal.

Si tu peux te procurer une feuille de vé-



lin, tu la mouilles à l'envers en y passant une éponge imbibée d'eau; de ce côté mouillé, tu l'étends sur un fort carton ou sur une planchette; alors avec de la colle à bouche tu colles, sur le carton ou la planchette, les bords de cette feuille. Le papier anglais, dit Watman, ou le carton de Bristol, peuvent remplacer le vélin. Le carton ne se colle pas.

Je suppose que tu as choisi du carton de Bristol; place dessus, du côté où elle est noire, une feuille de papier mine de plomb; sur ce papier, pose ton calque de papier végétal, et assujétis-le de manière à ce qu'il ne se dérange pas; ensuite, avec une pointe fine, suis légèrement tous les traits, tous les contours qui sont sur ce papier végétal, enlève le papier mine de plomb, ainsi que le calque, et, sur le carton de Bristol, tu auras un dessin parfait. Maintenant, avec une plume de fer, dure et fine, trempée dans de l'encre très-noire, repasse sur tous ces traits et sur tous les contours de ce dessin.

Tu as deux petits pinceaux de martre, l'un des deux plus fin de pointe — une petite bouteille de blanc préparé pour la gouache — de l'or en coquille — du bleu d'outre-mer — du vermillon — du rouge de Saturne — de la cendre verte — du carmin (ces cinq couleurs se délayent séparément avec de l'eau, dans des godets, et se mêlent au blanc) — du noir de bougie — du violet — du vert de vessie — du bistre et de l'indigo.

1<sup>re</sup> LIGNE. Le fond de la 1<sup>re</sup> lettre se fait rouge — le ruban, blanc ombré — la fleur, bleu pâle — les filets, en or. — *La fin de la ligne*, bleu d'outre-mer et or. 2<sup>e</sup> lettre, fond rouge ombré — la lettre en or — la gloire toute en or. 2<sup>e</sup> LIGNE. 3<sup>e</sup> lettre. Bleu-ciel et argent. *Fin de ligne* : fond bleu — arabesque en argent. 4<sup>e</sup> lettre : fond bleu-ciel, ombré — lettre en argent — étoile en or. 3<sup>e</sup> LIGNE. 5<sup>e</sup> lettre : fond violet — les arabesques des extrémités de cette lettre rehaussées d'or — le feuillage

en cendre verte — les filets et les fruits en or — *fin de ligne* en cendre verte — les nervures en or. 6<sup>e</sup> lettre. En cendre verte rehaussée d'or.

Le haut de la page se fait fond rouge — la colombe en blanc ombré, rehaussé d'argent — le bec rose — les lys en argent — les fruits en rose pâle — les feuillages en argent.

La marge de gauche : les bandes d'arabesques, fond rouge — les arabesques, bleu ombré — les bandes de fleurs : fond alternativement jaune d'or — rouge — jaune d'or, etc.

La marge du bas : fond rouge — les arabesques blanc ombré — les filets en or — le fond du médaillon en jaune d'or — le papillon se fait : le corps bleu pâle, l'aile de dessus rosée — l'aile de dessous bleu d'outre-mer — la tête, les pattes et les antennes, en argent — les petites fleurs, bleu pâle et les filets et les feuilles en argent.

La marge de droite : les bandes d'arabesques, fond rouge — les arabesques, blanc ombré — les bandes de fleurs : fond jaune d'or — les fruits : jaune ombré — les lys en argent — le feuillage en cendre verte — l'oiseau se fait le corps jaune pâle — les ailes couleur fauve — le cou et la queue se nuancent du bleu au rose — la tête, le bec et les pattes en noir rehaussé d'or — l'arabesque en blanc ombré — la fleur rose — le feuillage vert — l'oiseau et l'arabesque qui suivent sont pareils au premier. La 3<sup>e</sup> fleur se fait bleu pâle — le feuillage en argent. La 4<sup>e</sup> fleur rouge et le feuillage vert.

Cette page manuscrite, mise sous verre, et dans un de ces cadres de bois sculptés à la mécanique, fera l'ornement de ta chambre, si tu ne destines pas cette page à être le bouquet de fête d'une bonne maman, d'une amie.

Le n° 12 est le fond d'un chapeau. On y forme des petits plis tout autour, là où tu vois des petites lignes.



Le n° 13 est la forme.

Le n° 14 est la passe.

Tu tailleras sans doute ce chapeau en toile gommée, tâche que le fond soit bien rond et ressemble au fond d'une toque de jockey. Les chapeaux se portent très-petits, très-arrondis de passe. On y place ou des fleurs tombant de chaque côté, ou deux simples nœuds de ruban de gros-de-Naples formés de deux boucles et de deux bouts de ruban longs de 12 à 15 centimètres. Quand on ne met qu'un ruban croisé sur la passe, il faut que ce ruban soit froncé près des deux bords, en laissant deux petites têtes ; ordinairement ce ruban est à dents de chaque côté. Le gros bleu, le rouge, le blanc, le jaune paille, sont à la mode. Les chapeaux se portent extrêmement courts sur le front ; ils entourent la figure comme une auréole. Aux chapeaux de paille cousue de l'année dernière, on ôte quelques rangs de paille, et si l'on veut les

rendre plus camards, il faut recouper la passe ; alors, quand on a cousu le fil d'archal, on borde à cheval le bord de cette passe avec un biais formé de deux bandes de grosse mousseline, puis d'un ruban de gros-de-Naples, froncé des deux côtés, à un centimètre des bords.

Mais l'espace me manque... je vais finir par notre rébus :

L'Ille, rivière qui se jette dans la Vilaine — neuf faux — un pas de porte — un e devenu un personnage portant une couronne de comte — Samson enlevant les portes de Gaza — l'aubergiste du soleil d'or, attendant en vain un voyageur. Ce qui lui apprendra ce proverbe :

Il ne faut pas compter sans son hôte.

Adieu ! puisse ma lettre te trouver heureuse !...

Ton amie à toujours.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

### ÉPHÉMÉRIDES.

23 JUIN 1817. — MORT DE M<sup>me</sup> DE STAEL.

Louise-Germaine Necker était fille de M. Necker, contrôleur des finances sous Louis XVI, et de M<sup>lle</sup> Churchod, auteur de plusieurs ouvrages de morale fort estimés. Élevée par des parents d'une intelligence noble et remarquable, entourée des esprits les plus distingués de l'époque, M<sup>lle</sup> Necker n'eut rien de l'enfance, et ses facultés profondes, développées de bonne heure, annoncèrent le rang éminent qu'elle devait prendre dans la littérature. Elle épousa le baron de Staël, ambassadeur de Suède en France, et elle devint mère de trois enfants. Ses ouvrages nombreux présentent à qui les lit avec attention le beau spectacle d'une âme et d'un esprit tendant toujours de plus en plus vers la perfection ; tous ses écrits, remarquables par un style soutenu et coloré, respirent la philosophie la plus noble et la morale la plus élevée. On peut reprocher à ses premières productions un enthousiasme un peu factice ; mais à

mesure que l'auteur approchait du terme de sa vie, ses pensées s'épuraient et se spiritualisaient de plus en plus. Elle fit paraître en 1788 (elle était fort jeune alors) des *Lettres sur les écrits et le caractère de Jean-Jacques Rousseau*. C'est un ouvrage écrit de verve, mais dont les jugements se ressentent de la jeunesse de l'auteur. Sous la révolution, elle publia *Des réflexions sur le procès de la reine*. Cette brochure était une bonne action, dans un temps où l'expression d'une idée généreuse, équitable, pouvait devenir un arrêt de mort. En 1796, elle fit paraître un ouvrage : *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*. Certains chapitres éloquentes de ce livre seront toujours lus et goûtés des penseurs. *Delphine* parut en 1803. Ce roman vivra plutôt à cause du style que de l'intérêt des situations. Enfin *Corinne*, le chef-d'œuvre de M<sup>me</sup> de Staël, où elle a mis à la fois tout son génie et toute son âme,



fut publié en 1807. Les autres ouvrages de M<sup>me</sup> de Staël sont : *De l'Allemagne*, revue brillante et rapide de la littérature du Nord; des *Réflexions sur le suicide*; une *Notice sur Jeanne Gray*; des brochures politiques, et un livre sur la révolution française, que la mort l'a forcée de laisser inachevé. Persécutée sous l'empire, à cause des idées qu'elle professait sur la liberté de la pensée, elle fut exilée à Coppet, château situé aux bords du lac de Genève.

A cet admirable talent, qui la met au premier rang des femmes auteurs de la France, M<sup>me</sup> de Staël joignait le caractère le plus

noble et le plus vrai, un cœur excellent et un dévouement inépuisable à ses amis, dont elle leur donna plus d'une preuve dans les scènes sanglantes des jours révolutionnaires. Mais l'affection dominante de sa vie, ce fut son amour, son culte, pour la personne et la mémoire de son père. M<sup>me</sup> de Staël succomba aux atteintes d'une cruelle maladie; elle mourut à Paris, dans un âge peu avancé, pleine de foi dans une autre vie, et en répétant ces mots : « Mon père m'attend à l'autre bord ! »

Son nom est éteint, car ses fils sont morts sans laisser de postérité.

### MOSAIQUE.

Les faiseurs de systèmes ressemblent aux danseurs de menuet; ils sont dans un mouvement continu, sans avancer d'un pas, et finissent par revenir à la place d'où ils sont partis.

VOLTAIRE.

La multitude de paroles produit l'imprudence.

SALOMON.

Si l'on voulait ménager ses pas, on ferait un long voyage de ceux qu'on perd inutilement.

GUY-PATIN.

### RÉBUS.





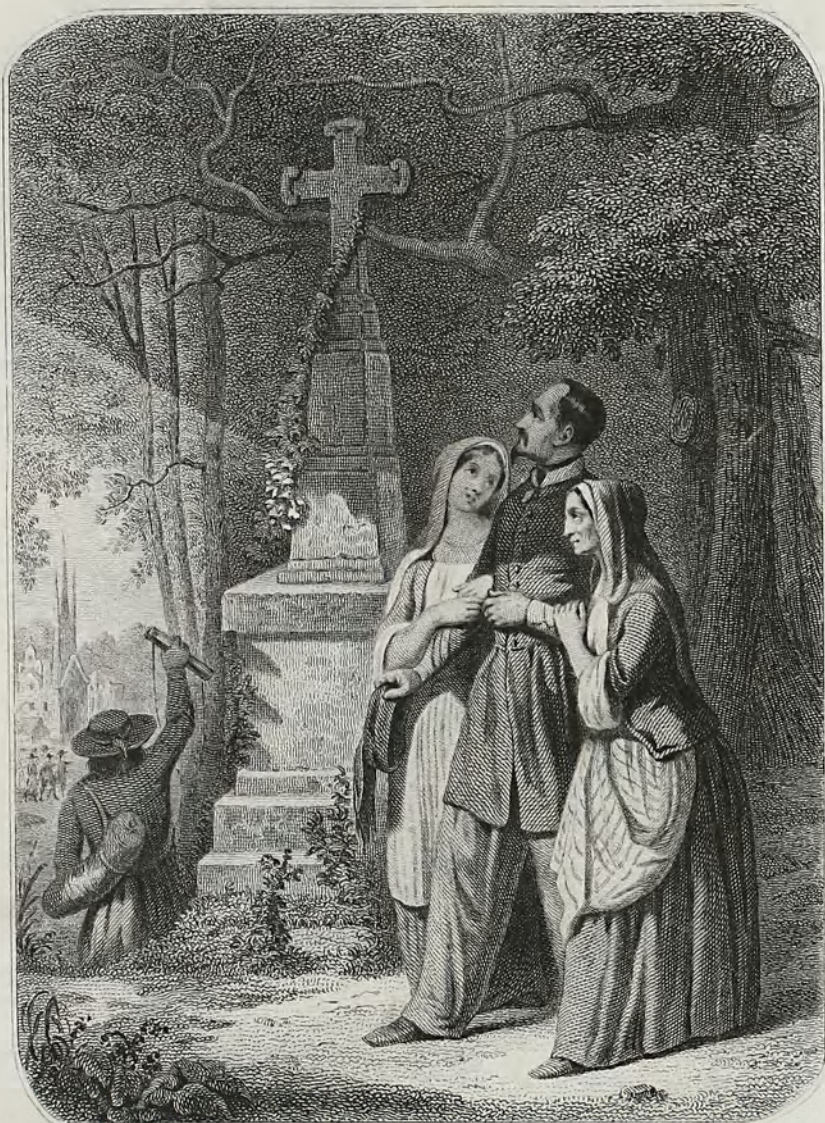
at et  
lont  
s les  
on-  
e sa  
pour  
ère.  
une  
dans  
une  
Mon  
orts

l'im-  
erait  
inu-





*Salon de 1848.*



*Peignot pinx.*

*Nargeot sc.*

*Journal des Demoiselles.*

*Boulevard des Italiens, 1.*

*16<sup>e</sup> année.*

*N<sup>o</sup> VII.*